

## **CAS en médiation**

**Volée I - 2014-2015**

### **Le « Dieu du carnage » pourrait-il être apaisé ? Le paradigme de la médiation à l'épreuve du film de Polanski**



Alain Bevilacqua  
Les Sciernes d'Albeuve  
(octobre 2015)

**T**RAVAIL FINAL DE CERTIFICAT

*A Juliane, la femme du rire et de l'oubli*

« La criminologie est affaire de ruse et d'amabilité ; engueuler quelqu'un, ça n'a pas de sens. Les délinquants et les suspects, faut les prendre avec délicatesse mais en même temps faire en sorte qu'ils se noient dans une mer de questions. »

Jaroslav Hašek,

*Nouvelles aventures du brave soldat Chvéik*

« Je pense que dans la vie il en va souvent ainsi, qu'il faut aller au bout d'un processus de destruction pour pouvoir poursuivre son existence autrement. »

Nuri Bilge Ceylan

« [...] tout au fond du cœur humain réside une contre-nature, que Paul, le vieil apôtre de la Bible, a parfaitement résumée : le bien que je veux, je ne le fais pas ; mais le mal que je hais – je le fais. [...] C'est comme si le penchant de l'homme n'était jamais pur, ni en harmonie avec le beau que la vie a essayé de lui inculquer. Encore heureux si l'on ne s'évertue pas carrément à mener sa vie à l'encontre du bien dont on a pourtant connaissance au fond de soi. Je ne veux pas dire que l'on se propose d'être un vrai salaud – mais que l'on ne tente jamais vraiment le contraire. Or l'écart est grand entre les deux, et c'est dans cet écart que se loge l'existence de la plupart – elle y éclot, s'y épanouit et se fâne. »

Bergsveinn Birgisson, *La lettre à Helga*

## Table des matières

1. Introduction.....	5
2. Synopsis et personnages principaux.....	6
2.1 Synopsis.....	6
2.2 Personnages principaux.....	7
3. Questions et hypothèses de départ.....	7
4. Le conflit Longstreet-Cowan : analyse d'une escalade .....	8
4.1 Phase I: du conflit froid au conflit chaud.....	8
4.1.1 Le poids des mots.....	8
4.1.2 L'irruption de l'intime et du social.....	10
4.1.3 Le besoin de réconciliation comme expression de la différence des mondes.....	11
4.2 Phase II: de l'accusation à l'humiliation .....	14
4.2.1 Blessier la face.....	14
4.2.2 Ponctuation discordante des événements .....	15
4.2.3 La désunion des couples.....	15
4.3 Phase III : de l'ivresse à la destruction.....	16
4.3.1 Ivresse et alliance des genres.....	16
4.3.2 Détruire pour toucher le fond .....	17
5. La médiation Cowan-Longstreet : proposition d'un dispositif.....	18
5.1 Interlude en forme de fiction .....	18
5.2 Petit excursus en droit pénal et droit pénal des mineurs .....	18
5.2.1 Condition minimale et type d'infraction.....	18
5.2.2 Conciliation, réparation ou médiation ?.....	20
5.3 Autour de la médiation Ethan-Zachary.....	22
5.3.1 L'ordre des rencontres.....	22
5.3.2 L'accord paradoxal comme technique de recadrage .....	23
5.3.3 Dégeler les émotions.....	24
5.3.4 Identifier des besoins communs .....	26
6. Conclusion et perspectives.....	27
7. Bibliographie, filmographie et sitographie.....	30
8. Déclaration sur l'honneur .....	32

# 1. Introduction

Le rapport à l'altérité définissant la condition humaine, on ne s'étonnera pas que les œuvres de fiction explorent largement le thème du conflit, qu'il s'agisse de littérature ou de cinéma. L'étude des dynamiques de groupe et des interactions humaines a fait un abondant recours à ces productions pour illustrer leurs théories et valider leurs hypothèses. Parmi celles-ci m'avait plus particulièrement frappé – il y a de cela bientôt vingt ans – l'utilisation par la thérapie familiale systémique de la pièce de théâtre d'Edward Albee *Qui a peur de Virginia Woolf ?* (*Who's Afraid of Virginia Woolf ?*) pour analyser les jeux de communication pathologique au sein du couple George et Martha<sup>1</sup>. L'adaptation qui en avait été faite au cinéma par Mike Nichols avec Elizabeth Taylor et Richard Burton dans le rôle du fameux couple déliquescents m'avait ravi. Plus tard, alors que je débutai une formation à la médiation, j'avais été saisi par le film de Sidney Lumet *12 hommes en colère* (*12 Angry Men*). Plus proches de nous, *Une séparation* (*A Separation*) du réalisateur iranien Asghar Farhadi ou *Sommeil d'hiver* (*Winter Sleep*) du cinéaste turc Nuri Bilge Ceylan m'ont convaincu du potentiel formateur de la fiction - cinématographique en particulier - non seulement pour les apprentis médiateurs mais encore pour toute personne intéressée à la résolution des conflits.

De par le langage spécifique de l'image, ces œuvres permettent, premièrement, - à l'inverse de la fiction littéraire - d'accéder à l'extrême richesse du langage non-verbal, avec toute la grammaire des expressions faciales, des intonations de voix et des mouvements des corps. Or, c'est surtout à travers cette grammaire que l'on peut accéder aux émotions qui innervent un conflit et, souvent, se tapissent dans le registre infra-verbal : on a ainsi l'occasion de développer notre compétence de lecture des émotions. Deuxièmement, elles mettent en scène des situations universelles, c'est-à-dire qu'elles abstraient la quintessence conflictuelle – enjeux, tensions et paradoxes - présentent dans de nombreuses situations réelles : on peut y apprendre quelques configurations typiques des conflits humains. Troisièmement, enfin, elles stimulent à la fois l'imaginaire et les résonances du médiateur. A la manière du théâtre de l'opprimé d'Augusto Boal, il peut en imagination interrompre les scènes à l'envi et se demander quel dispositif il créerait pour diminuer le conflit qui se déroule devant ses yeux et dans quelle mesure son intervention modifierait le scénario du film et donc le développement des relations entre les personnages<sup>2</sup>. En tendant l'oreille vers les propres émotions suscitées par la fiction, il a l'occasion de s'interroger sur ses résonances et développer sa réflexion sur son style et ses limites en tant que médiateur. Au même titre que la supervision, la fiction cinématographique est dotée d'un potentiel existentiel puissant de connaissance de soi indispensable à mes yeux à la pratique du médiateur car elle lui permet d'entretenir l'introspection de son propre vécu et sa capacité de remise en question. Or, la médiation s'exerçant dans une relation horizontale entre médiateur et médiés, le doute et l'authenticité font à mon sens partie des compétences notables que doit détenir le médiateur pour se placer comme un humain sentant et souffrant parmi d'autres humains sentants et souffrants.

Pour ce travail final de formation à la médiation, le souhait m'était venu de mettre à l'épreuve les réflexions élaborées en cours de formation sur la vertu pédagogique de la fiction. Je cherchais donc un film qui puisse faire en quelque sorte office de test. Or tous les films que j'avais désignés comme candidats possibles restaient pour l'essentiel dans le registre de la médiation familiale ou conjugale, un domaine de la médiation que je ne souhaitais pas approfondir. Découvert alors que je m'intéressais à l'œuvre cinématographique du réalisateur franco-polonais Roman Polanski, son film *Carnage* me donnait enfin l'opportunité d'imaginer un dispositif de médiation à la frontière entre les domaines de

---

<sup>1</sup> Voir l'ouvrage canonique de Watzlawick, Paul ; Helmick Beavin, Janet ; Jackson, Don D. : *Une logique de la communication*. Paris : Seuil (Point/Essais), 1972, ch. 5 (« Qui a peur de Virginia Woolf ? Littérature et théorie de la communication »), pp. 149-185.

<sup>2</sup> Ce procédé rappelle les deux films d'Alain Resnais *Smoking / No smoking* qui, partant d'une intrigue unique, déroulent devant le spectateur six versions possibles de l'histoire en fonction des choix différents opérés par les personnages.

la médiation de voisinage et celui de la médiation pénale. De par leur dimension à la fois individuelle, groupale et sociétale – voire politique – plus marquée, ces domaines orientent actuellement plus particulièrement mon intérêt en tant que médiateur en formation.

Voyons donc d'abord de quelle histoire il s'agit et quels en sont les protagonistes...

## 2. Synopsis et personnages principaux

### 2.1 Synopsis

Dans un parc, une bagarre entre deux garçons dégénère : Zachary Cowan en vient à frapper Ethan Longstreet au visage avec un bâton. Après cet événement, leurs parents se rencontrent dans un appartement de Brooklyn pour discuter de la question. Les parents de Zachary, Alan et Nancy Cowan, se rendent au domicile de Michael et Penelope Longstreet, les parents d'Ethan. Leur rencontre est initialement destinée à être courte mais, en raison de diverses circonstances, la conversation tire en longueur. Alan et Nancy quittent d'abord l'appartement à deux reprises, mais ils sont invités à revenir à l'intérieur pour poursuivre la discussion.

Dans un premier temps, les couples semblent bien s'entendre, mais leurs commentaires respectifs commencent à blesser les sentiments, ce qui amène chacun à se disputer avec l'autre. En plus de ces disputes, les deux couples s'accusent mutuellement pour savoir qui est responsable de la bagarre entre leurs fils. Nancy qualifie les Longstreet de « modérés en surface » et Penelope et Michael se plaignent de l'attitude arrogante d'Alan. Tout le monde est irrité par Alan quand il accepte des appels téléphoniques d'affaires sans fin sur son BlackBerry, interrompant ainsi la discussion, et montrant qu'il porte plus d'intérêt à ses problèmes professionnels qu'au débat en cours. Michael reçoit également de nombreux appels de sa mère malade, appels qui finissent par l'excéder.

Nancy accuse Michael d'être un assassin parce que, agacé par le bruit constant fait pendant la nuit par le hamster de sa fille Courtney, il a lâché l'animal dans la rue. Penelope devient très émotionnelle sur l'histoire du hamster et chacun se met à se disputer avec l'autre. D'autres différends concernent l'Anril, un médicament mis en cause pour ses effets secondaires risqués qu'Alan cherche à défendre comme avocat d'affaire et qui a été prescrit à la mère de Michael, ainsi que les questions de l'idéalisme et de la responsabilité, thèmes qui font partie du livre que Penelope vient de terminer sur la tragédie du Darfour.

Michael offre à chacun un verre de bon whisky. Penelope prétend qu'elle n'est pas saoule et Nancy, qui boit beaucoup trop, finit par mettre enfin un terme aux appels téléphoniques d'Alan en jetant son téléphone portable dans le vase de Penelope, rempli d'eau et de tulipes. Penelope et Nancy rient toutes les deux aux éclats tandis que Michael et Alan essaient de sécher le BlackBerry.

La conversation continue à se détériorer en attaques personnelles et déclarations dogmatiques et, finalement, des insultes sont prononcées. Penelope se met à vitupérer, traitant le fils de Nancy de « balance », et les vraies couleurs de Nancy se révèlent quand elle détruit les tulipes et déclare vulgairement, ivre, qu'elle est heureuse que son fils ait frappé le fils de Penelope et Michael. Les couples se rendent compte que la conversation ne mène nulle part. Le BlackBerry d'Alan, posé sur la table, se met à vibrer, et tous les quatre le regardent, abasourdis.

Le film se termine sur le hamster, bel et bien vivant dans le parc, où Ethan et Zachary se réconcilient d'eux-mêmes.<sup>3</sup>

## 2.2 Personnages principaux

Zachary Cowan : le « coupable » (11 ans)

Ethan Longstreet : la « victime »<sup>4</sup> (11 ans)

Alan Cowan : père de Zachary, avocat d'affaire

Nancy Cowan : mère de Zachary, conseillère en gestion de patrimoine

Michael Longstreet : père d'Ethan et de Courtney (9 ans), représentant en articles ménagers

Penelope Longstreet : mère d'Ethan et de Courtney (9 ans), employée d'une librairie d'art

## 3. Questions et hypothèses de départ

L'un des outils désormais classique à disposition du médiateur pour juger de la gravité d'un conflit est le modèle d'escalade des conflits de Glasl. Ce modèle décrit neuf niveaux d'escalade et trois phases principales<sup>5</sup>. Dans les formations à la médiation, il est traditionnellement enseigné que les conflits de niveaux 1 à 3 peuvent être résolus en négociation directe (sans l'aide d'un tiers), que les conflits de niveaux 4 à 6 sont idéaux pour la médiation, alors que les conflits en 3<sup>ème</sup> phase nécessitent une démarche judiciaire impliquant un tiers décideur et non plus un tiers facilitateur telle que l'implique la posture de médiation.

Ainsi que je le montrerai lors de ma partie théorique, le conflit entre les couples Longstreet-Cowan suit assez fidèlement le modèle de Glasl et atteint le degré 7 sur l'échelle de Glasl. Avec toutefois plusieurs particularités : la première est que le niveau ultime atteint n'est pas réellement précédé par l'étape des menaces décrit par le modèle, une ellipse dont il me faudra trouver les raisons. La seconde

---

<sup>3</sup> Synopsis librement traduit et adapté de la page Wikipédia anglaise du film (URL : [https://en.wikipedia.org/wiki/Carnage\\_\(2011\\_film\)](https://en.wikipedia.org/wiki/Carnage_(2011_film))), consulté le 24.09.2015). Le scénario complet de la version originale en anglais est disponible en ligne (URL : [www.sonyclassics.com/awards-information/screenplays/carnage\\_screenplay.pdf](http://www.sonyclassics.com/awards-information/screenplays/carnage_screenplay.pdf)), consulté le 24.09.2015).

<sup>4</sup> Nicolas Queloz rappelle que d'un point de vue juridique, « une victime est, en Suisse, une personne qui a subi une infraction ayant porté atteinte à son intégrité physique, psychique ou sexuelle » (« Représentations et place des personnes victimes dans la justice pénale : Evolutions de la victimologie et de l'aide aux victimes ». URL : [http://doc.rero.ch/record/232577/files/6-RPS-NQueloz-Texte\\_VICTIMES.pdf](http://doc.rero.ch/record/232577/files/6-RPS-NQueloz-Texte_VICTIMES.pdf), consulté le 30.09.2015, souligné par l'auteur). Pour les détails liés au type d'infraction commise par Zachary sur le plan pénal, voir *infra* ch. 5.2

<sup>5</sup> Ce modèle a été développé par Friedrich Glasl dans son ouvrage *Konfliktmanagement : Ein Handbuch für Führungskräfte, Beraterinnen und Berater*. Bern, Stuttgart : Freies Geistesleben, 1997.

En suivant le résumé qu'en fait Philippe Domont dans son cours de « Sensibilisation à la médiation » (Lausanne, 7-8 novembre 2013, Institut fédéral des hautes études en formation professionnelle IFFP, diapositives 37-42), les 9 niveaux sont les suivants :

- 1) Durcissement
- 2) Polarisation, débat
- 3) Faits accomplis
- 4) Coalitions, adeptes
- 5) Attaques en public
- 6) Menaces
- 7) Destruction mesurée
- 8) Volonté de destruction
- 9) Ensemble dans l'abîme

Les 3 phases principales, quant à elles, sont définies ainsi :

- 1) « win-win » (niveaux 1-3)
- 2) « win-lose » (niveaux 4-6)
- 3) « lose-lose » (niveaux 7-9)

est que nous sommes en présence d'un conflit qui se développe suite à une négociation directe ayant pourtant abouti à un accord à l'amiable, *crescendo* inattendu dont je chercherai à montrer le ressort essentiel.

La thèse principale développée dans ce travail est qu'un dispositif de médiation reste néanmoins envisageable dans cette situation malgré le haut degré de conflit atteint, mais à la condition expresse d'une synergie entre tiers décideur et tiers facilitateur. Je montrerai ainsi dans ma partie pratique comment et sous quelles conditions cette articulation entre acteurs différents rend, d'une part, vraisemblables les chances d'un dispositif de médiation et permet, d'autre part, de tenir compte de la disposition des parties et des limites psychologiques<sup>6</sup> qui sont les leurs à l'issue d'un tel degré d'escalade. Une des questions essentielle qui doit s'imposer au médiateur, en effet, est celle de savoir dans quelle mesure les personnes en conflit remplissent les conditions minimales qui permettent d'entrer dans une telle démarche. Bien que notre développement repose sur l'hypothèse que les limites propres aux parties ne sont pas telles qu'une sortie du conflit est impossible, il doit respecter - au risque de passer outre une condition de vraisemblance minimale - la capacité restreinte des parties de tenir compte de la perspective d'autrui dans une situation où la divergence des positions s'est largement cristallisée.

Enfin, m'appuyant sur l'approche constructiviste, je défendrai la position selon laquelle il est non seulement impossible au médiateur de n'être pas affecté par la situation dans laquelle il intervient, mais que ses résonances peuvent servir à la fois aux parties pour s'approprier une nouvelle relation possible entre elles et à lui-même comme médiateur pour expliciter ses alliances spontanées et favoriser une meilleure présence envers chacune des parties.

## 4. Le conflit Longstreet-Cowan : analyse d'une escalade

### 4.1 Phase I: du conflit froid au conflit chaud

#### 4.1.1 Le poids des mots

Après avoir montré de loin et rapidement la dispute entre Ethan et Zachary sans que le spectateur n'ait accès aux dialogues, le 2<sup>ème</sup> chapitre du film met rapidement en scène les premiers durcissements des positions. Alors que Penelope est en train de rédiger à l'ordinateur la déclaration d'accident devant son mari et le couple Cowan, le premier désaccord survient lorsqu'elle utilise l'expression « *armé d'un bâton* »<sup>7</sup> qu'Alan demande à corriger par « *muni d'un bâton* ». La chose se fait sans accroc mais signe l'apparition d'une première résistance. Toutefois, on comprend quelques minutes plus tard qu'à travers cette crispation initiale de contenu (explicite) s'exprime une première dimension émotionnelle (implicite) qui est la *remise en question du sentiment de sécurité* de Penelope, deuxième étage de la pyramide de Maslow : « *c'est drôle* », dit-elle, l'incident a eu lieu dans le parc de Brooklyn Bridge qu'elle estimait plus sûr que celui d'Hillside. Plus tard, on comprendra qu'il en va également pour elle

---

<sup>6</sup> Philippe Domont (*op. cit.*, diapositive 72) mentionne six limites à la médiation :

- 1) Manque de motivation à s'ouvrir et à l'équité (fair)
- 2) Manque de volonté à se rapprocher, à envisager une réconciliation
- 3) Absence de volonté de participer qui dure (impossible de passer à une participation volontaire)
- 4) Gradient de pouvoir trop fort entre les acteurs
- 5) Manque de compétences (p ex. langue, intelligence)
- 6) Dérangements psychiques importants d'un des acteurs

<sup>7</sup> Les citations renvoient aux sous-titres français de la version originale du film en anglais. Pour distinguer le propos des personnages de mes mises en évidences personnelles, j'ai utilisé le style italique quand il est question des verbatim des personnages durant le film. Lorsque le propos l'exigera, je les complèterai par le texte original de Yasmina Reza : *Le Dieu du carnage*. Paris : Magnard, 2011.



d'une remise en question de sa représentation d'une société idéale pacifiée faisant mentir la fameuse locution latine selon laquelle *homo homini lupus est*<sup>8</sup>.

Puis, une deuxième crispation arrive alors que Penelope, une fois la déclaration terminée, remercie le couple Cowan d'avoir accepté une démarche de résolution à l'amiable en disant : « *certaines d'entre nous ont encore le sens de la communauté* »<sup>9</sup>. Le père de Zachary, Alan, rétorque alors : « *Que les enfants n'ont pas intégré. Enfin, le nôtre* ». Avec cette réplique, on trouve en miniature les deux enjeux principaux du conflit qui va se développer :

- 1) Enjeu de valeur : alors que Penelope croit à la vertu de l'éducation, de l'amélioration de l'être humain par la socialisation, Alan se montre sceptique, pour ne pas dire désabusé. Il représente de manière idéal-typique la posture des professions libérales où les notions de « mérite » et de « liberté individuelle » constituent deux valeurs cardinales. On devine alors une composante idéologique du conflit qui ne cessera de prendre de l'importance. On trouve également les prémices de l'antagonisme des « mondes » et des « ordres de grandeur », selon la théorie désormais classique de Boltanski/Thévenot<sup>10</sup>, qui opposera Penelope à Alan. Avec la réplique d'Alan arrive pour Penelope une deuxième remise en question, celle justement du *sentiment d'appartenance à une communauté civique idéale*. On touche ici au troisième étage de la pyramide de Maslow, celui des besoins sociaux. A ce stade-ci, plus qu'une remise en question, il s'agit de l'entrée sur la scène d'un doute, celui de savoir si non seulement Zachary, mais également ses parents sont en dehors ou à l'extérieur de cette communauté idéale capable de réconciliation et d'amendement.
- 2) Enjeu lié à l'estime de soi : l'opinion négative d'Alan sur son fils n'est pas partagée par son épouse Nancy, désaccord qu'elle exprime la première fois de manière non-verbale mais qui est le prélude à la désunion des couples qui portera le conflit à son paroxysme. Nancy s'estime assignée par son mari dans un rôle domestique, assignation à laquelle elle se refusera explicitement un peu plus tard et qui jette potentiellement un discrédit sur ses compétences éducatives. Le besoin d'estime et de reconnaissance - 3<sup>ème</sup> étage de la pyramide de Maslow – et sa dénégaration sera l'une des forces catalysatrices du conflit.

Alors que le conflit se cantonnait jusqu'ici au 1<sup>er</sup> degré de l'échelle de Glasl, il passe clairement au 2<sup>ème</sup> degré de la joute verbale lorsque Penelope demande au couple Cowan si leur fils « *réalise qu'il a défiguré son camarade* ». Rappelons qu'Alan, le père, est avocat, avocat d'affaire plus précisément. A l'instar de la première rectification apportée dans la déclaration d'assurance du couple Longstreet (« *muni d'un bâton* » au lieu de « *armé d'un bâton* ») qui portait implicitement sur l'intentionnalité de l'acte de Zachary, c'est ici la question de la permanence du dommage et donc de sa réversibilité. Michael, qui joue jusqu'ici l'élément modérateur entre sa femme Penelope et Alan, ajoute immédiatement : « *momentanément défiguré* ». Or, on comprend qu'il y a entre Penelope et Alan une différence dans la perception de l'intensité du tort causé à Zachary. On est passé de la résolution par la discussion (le premier désaccord est facilement résolu par la neutralisation que permet l'expression « *muni* ») à une première confrontation verbale que seule l'intervention de Michael permet de désamorcer.

---

<sup>8</sup> « L'homme est un loup pour l'homme », locution latine rendue particulièrement célèbre par Thomas Hobbes et sa philosophie politique (voir notamment son œuvre principale le *Léviathan*) reposant sur l'idée que le règne de la loi vient mettre un terme au règne de la violence qui existe « naturellement », c'est-à-dire dans ce qu'il appelle « l'état de nature », entre les êtres humains du moment qu'ils ne forment pas société et n'ont pas défini les règles de leur « contrat social ». Cette conception « pessimiste » de la nature humaine – incarnée dans le film par Alan - est traditionnellement opposée à la tradition rousseauiste – incarnée par Penelope. Voir sur cette opposition le fameux film de Peter Brook *Lord of the Flies* (*Sa majesté des mouches*) adapté du célèbre roman éponyme de William Golding.

<sup>9</sup> Le texte de Reza (*op. cit.*, p. 10) dit : « Par chance il existe encore un art de vivre ensemble, non ? ».

<sup>10</sup> Boltanski, Luc ; Thévenot, Laurent : *De la justification : les économies de la grandeur*. Paris : Gallimard, 1991

Le diagnostic médical mentionne en effet non seulement une tuméfaction des lèvres, mais encore et surtout un « *pronostic réservé* » pour l'incisive droite. Pour le juriste et avocat qu'il est, on peut supposer qu'Alan s'inquiète des frais qui pourraient en résulter dans le futur et des éventuels recours à la justice de la part du couple Longstreet. Quant à Penelope, elle peut elle aussi à juste titre s'inquiéter des futures interventions de chirurgie dentaire qui en découleront, de leurs conséquences économiques tout comme des souffrances physiques ou morales (« *défiguré* » suppose une perception de monstruosité de la part d'autrui et donc une exclusion sociale potentielle) que devra endurer leur fils Ethan. L'hyperbole « *défiguré* » est une catégorie de qualités perceptives et non objectives/intrinsèques car elle est relative à ceux qui construisent cette figure, ce visage, comme étant en dehors d'une norme généralement acceptée. Elle est également binaire puisqu'elle ne comporte que deux valeurs, la figure et la « défigure », soit par analogie les oppositions suivantes: la forme et le sans-forme, le beau et le laid, l'humain et l'inhumain, le civilisé et le barbare. Elle comporte de plus, on l'a dit, une dimension temporelle : cette qualité de « défigure » peut être en effet momentanée ou permanente. Au-delà de l'enjeu de vérité, on peut faire l'hypothèse que c'est avant tout le traumatisme de Penelope qui parle dans cette deuxième dispute verbale, l'irruption inattendue de la violence du monde dont elle se sentait protégée jusqu'ici, elle et sa famille. Il s'agit ici à nouveau, selon le modèle de l'iceberg utilisé par la théorie de la négociation raisonnée de Harvard<sup>11</sup>, d'une typique opposition sur les faits (ou positions) relevant d'une projection, dans le registre cognitif/rationnel, d'émotions implicites, telles que des peurs quant à la maîtrise de l'avenir.

On peut faire ainsi l'hypothèse suivante : le besoin de Penelope est sans aucun doute que sa détresse de mère soit reconnue ; le besoin d'Alan, quant à lui, doit certainement se référer à ce que l'« affaire » soit close d'un point de vue technique, assurantiel. Or l'escalade survient aussi car ces deux besoins ne peuvent pas être reconnus et validés par les parties.

#### 4.1.2 L'irruption de l'intime et du social

Particulièrement intéressant sur le plan narratif me paraît le fait que les « sauts » d'un niveau à l'autre de l'échelle de Glasl soient précédés par des thèmes qui ne sont pas directement en lien avec le premier objet du conflit, ce que j'appelle ainsi « l'irruption de l'intime et du social » au sein de la tentative de négociation directe<sup>12</sup>.

Cette double irruption se caractérise par le fait qu'elle fonctionne comme une « fenêtre de Johari », modèle développé par Joseph Luft et Harry Ingham.<sup>13</sup> Ce qui veut dire que des éléments connus de moi mais inconnus des autres (ou « façade ») passent dans la zone où ils sont connus des autres (ou « Arena ») : une transition de la zone cachée à la zone publique<sup>14</sup>.

Dans la première irruption, des éléments intimes connus seuls par le couple Longstreet vont devenir également connus pour le couple Cowan. Il s'agit du hamster de Courtney, la fille des Longstreet et sœur d'Ethan que Michael, excédé par le bruit de l'animal dans sa cage (bruit, selon lui, empêchant la

<sup>11</sup> Voir l'ouvrage de référence : Fisher, Roger ; Ury, William ; Patton, Bruce : *Comment réussir une négociation*. Paris : Seuil, 2006

<sup>12</sup> En ce sens, cette irruption de l'intime est rendue possible par le caractère privé de l'espace du huis clos – à l'opposé du caractère public de l'espace de médiation sur lequel je reviendrai plus tard. Elle « embraie » par la suite des modifications dans l'expression du caractère des personnages et des relations entre les personnages. Cf. pour une approche structurale des récits, voir l'ouvrage de la revue *Communications*, 8, 1966, *L'analyse structurale du récit* (réédition chez Seuil : Paris : Seuil, 1981) et notamment les deux articles suivants : Barthes Roland : « Introduction à l'analyse structurale des récits » (pp. 1-27) et Eco Umberto : « James Bond : une combinatoire narrative » (pp. 77-93).

<sup>13</sup> Luft, Joseph ; Ingham, Harry: *The Johari Window: a graphic model for interpersonal relations*. Los Angeles: University of California Western Training Lab., 1955

<sup>14</sup> Stéphane Bigeard : « La fenêtre de Johari » (URL : [www.point-fort.com/index.php?2012/12/02/906-fenetre-joari](http://www.point-fort.com/index.php?2012/12/02/906-fenetre-joari), consulté le 30.07.2015). Voir également Yalom, Irvin : *L'art de la thérapie*. Paris : Galaade, 2013, ch. 37 « Le feed-back en psychothérapie », pp. 133-135

bonne convalescence de leur fils), a décidé de « relâcher » dans la rue en prétextant à sa fille – par une sorte de pieux mensonge – une fuite inopinée de l’animal. Deux brèches s’ouvrent alors : on apprend en effet d’abord le désaccord de Penelope sur l’action de son mari et, plus tard, la phobie de Michael pour tout ce qui a trait aux rongeurs. Le désaccord permet une première alliance – certes furtive - entre Penelope et Nancy qui demande à Michael : « *Si le hamster était terrifié, pourquoi ne pas l’avoir ramené à la maison ?* ». Elle jette aussi un premier discrédit de manque d’empathie sur Michael : la façade de bonhomie se craquèle et laisse apparaître une fragilité, dans un premier temps dissimulée par la honte. Fondamentalement, elle permet un premier rééquilibrage – très rapide, lui aussi – dans le jeu de la culpabilité entre les Longstreet et les Cowan : la culpabilité des Cowan à la suite du tort causé à Ethan par l’acte de leur fils Zachary cherche à se neutraliser par l’évocation de la souffrance infligée au hamster par Michael.

Dans la deuxième irruption, des éléments de statut social connus seulement du couple Cowan se montrent pour la première fois au couple Longstreet. Alan est interrompu une première fois – première d’une longue série à venir – par un appel sur son téléphone portable : l’industrie pharmaceutique dont il est l’avocat est attaquée à la veille de la réunion de ses actionnaires par de lourds soupçons sur les effets secondaires de l’un de ses médicaments vedette, l’Antril. A la moue de Nancy (le désaccord reste dans un premier temps, ici également, dans le registre du non-verbal) on comprend que le couple Cowan vit des tensions qui, tout comme chez le couple Longstreet, aboutiront à un climax. Les coups de téléphone deviendront aussi, sorte de comportement passif-agressif d’Alan, l’expression de son désaccord sur la démarche de négociation. Le dévoilement des rôles sociaux du couple Cowan (Nancy est active dans la gestion du patrimoine) entraîne symétriquement celui du couple Longstreet (Michael est représentant en articles ménagers, Penelope travaille dans une librairie d’art et vient de terminer un livre sur la tragédie du Darfour). La différence désormais affichée des classes sociales va permettre plus tard, on le verra, l’expression d’une haine de classe basée sur le sentiment de domination ou de supériorité. Les épisodes du téléphone portable en sont une première manifestation, le dominant pouvant traditionnellement disposer du temps du dominé. Mais, surtout, l’acte de Zachary subit un saut interprétatif par cette contextualisation sociologique : il se connote comme une violence redoublée des dominants sur les dominés.

Pour résumer, on peut dire que d’un point de vue temporel, on assiste à un élargissement du présent de l’objet de la négociation vers le passé de l’histoire des couples et de leur socialisation respective. Fiutak dirait qu’avec cette épaisseur historique, le litige commence à prendre une dimension de conflit<sup>15</sup>. Ce point sera crucial lorsque, dans ma partie pratique, j’aborderai la question de savoir si dans cette situation il s’agit pour le médiateur de se centrer sur l’objet du litige ou l’objet du conflit. D’un point de vue narratif, la double irruption permettra l’extension caractéristique des débats vers d’autres sphères de l’évolution des conflits dans la théorie de Glasl.

#### 4.1.3 Le besoin de réconciliation comme expression de la différence des mondes

La négociation aurait pu se terminer ici – ce qui aurait signé la fin du film -, par l’accord sur un objet technique – la déclaration d’assurance - et par le partage d’un café et d’une assiette de clafouti aux poires. Or, peu après la découverte des différences sociales entre les deux couples et la première ouverture inattendue sur la vie intime du couple Longstreet à travers l’histoire de la « libération » du hamster, arrive ce qui deviendra l’une des principales sources de tension entre les deux couples : la demande de Penelope que Zachary fasse des excuses auprès de leur fils Ethan. « *Est-il désolé ?* » interroge-t-elle. « *Il ne réalise pas. Il a 11 ans* »<sup>16</sup> lui répond Alan. « *Il n’est plus un bébé* », assène

<sup>15</sup> Cf. Fiutak, Thomas : *Le médiateur dans l’arène*. Toulouse : Erès, 2014, pp. 114-121

<sup>16</sup> Le texte de Reza (*op. cit.*, p. 15), de son côté, donne : « Il se rend compte de son geste. Il n’en connaissait pas la portée. Il a onze ans. ».

sèchement Penelope. « *Ni un adulte* » rétorque Michael qui désamorce la tension ainsi créée en invitant pour la première fois les Cowan à entrer dans leur appartement.

D'un point de vue narratif, il fallait qu'une opposition des « mondes », au sens de la sociologie présentée par Boltanski et Thévenot dans *De la justification* (1991), se fasse jour pour dérouler les oppositions des matrices de justification et d'argumentation<sup>17</sup>. Alors que Penelope se situe dans les mondes caractérisés par la dimension de l'inspiration et du civique, Alan personnifie les mondes industriels et marchands. Or, dans le monde de Penelope, un des registres d'objets pertinents est celui de l'intériorité, celle des émotions et des sentiments. Après une première tentative, elle reviendra rapidement à la charge : « *Qu'en dit Zachary ? Comment il vit la situation ?* ». « *Il ne parle pas beaucoup, il est désemparé* », lui répond Nancy. Un peu plus tard, elle dira même qu'« *il refuse d'en parler* ». Pour Alan, c'est le registre des faits qui importe avant tout : sa priorité est de réparer le préjudice matériel.

Dans le monde civique, les notions d'adhésion volontaire et de libre-arbitre sont fondamentales. Quand les deux couples réussissent finalement à se mettre d'accord pour qu'Ethan et Zachary se rencontrent, un désaccord surgit sur la nature contrainte ou non de cette rencontre : « *Si Zachary rencontre Ethan parce qu'il y est forcé*<sup>18</sup>, *il n'en résultera rien de positif* », dit Penelope<sup>19</sup>. Bien que les Cowan soient d'accord que la nature du geste de leur fils ne lui laisse pas le choix de sa participation (« *Il agit comme un voyou, tant pis pour ses états d'âme* » dit Penelope), la figure du fils barbare (« *Notre fils est un sauvage* », dit Alan) refait surface et scinde le couple Cowan, provoquant une première alliance entre femmes, qui est surtout une première alliance entre mères : Penelope, elle, est « sûre que ce n'est pas un sauvage », ce qui veut dire que Zachary est susceptible de prendre conscience de la gravité de son acte, de se « responsabiliser », c'est-à-dire de répondre de son acte et de s'améliorer afin que, comme le demande Michael, « *ça n'arrive plus* ». Il s'agit ici d'une demande conforme au paradigme de la justice restaurative qui implique que « le méfait » soit « reconnu » et les « intentions futures », elles, « examinées »<sup>20</sup>. Ainsi, d'un côté les Cowan sont les représentants paradigmatiques de la justice rétributive et du monde industriel pour lesquels « la souffrance est une manière de payer sa dette », les Longstreet illustrent quant à eux le paradigme de la justice restaurative, expression typique du monde civique, où « le rééquilibrage passe par la reconnaissance des torts et souffrances subis par la victime, conjuguée à la volonté d'encourager l'infracteur à prendre ses responsabilités, à redresser les torts subis et à se préoccuper des causes de son comportement »<sup>21</sup>.

On comprend ainsi qu'avec la différence des mondes se cristallisent deux perspectives concurrentes sur la justice, sur les droits et devoirs de chacun quand une infraction est commise, mais aussi et principalement, sur ce qui relève du bien commun ou de la sphère privée. « *La violence nous regarde* », assène Penelope. Autrement dit, de manière explicite : le fait que votre fils ait commis un acte violent sur le nôtre nous concerne également, car nous faisons partie de la même communauté. Et son éducation, sa « responsabilisation » font partie de nos devoirs. Partant, Penelope ne comprend pas

---

<sup>17</sup> Selon une grille proposée par Régis Barondeau (URL : [www.regisbarondeau.com/Chap.+5+Methodologie+PT](http://www.regisbarondeau.com/Chap.+5+Methodologie+PT), consulté le 12.08.2015), Boltanski et Thévenot distinguent notamment les sept matrices suivantes :

- 1) principe supérieur commun
- 2) état de grand
- 3) dignité des personnes
- 4) répertoire des sujets
- 5) répertoire des objets et des dispositifs
- 6) formule d'investissement
- 7) rapport de grandeur

<sup>18</sup> Le texte de Reza (*op. cit.*, p. 22) utilise la tournure « dans le cadre d'une obligation punitive ».

<sup>19</sup> Ce disant, Penelope énonce – selon la théorie de la communication de Palo Alto – une injonction paradoxale du même type que le traditionnel « Soyez spontané ! ».

<sup>20</sup> Zehr, Howard : *La justice restaurative*. Genève : Labor et Fides, 2012, p. 73

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 86

qu'aux yeux des Cowan, il s'agit à la fois d'une intrusion dans ce qu'ils considèrent relever de leur sphère privée<sup>22</sup> et d'une disqualification indirecte de leurs compétences de parents et donc d'éducateurs : ils ont échoué, en quelque sorte, à humaniser leur fils, à l'amener dans le registre de la civilité, à socialiser ses instincts bruts. « *Vous êtes plus évoluée que nous* »<sup>23</sup> lance, pour la première fois avec cynisme, Alan à Penelope.

Ce passage de la colère au cynisme est fondamental du point de vue de la psychologie des groupes : en effet, il est le marqueur explicite d'un processus de constitution d'une altérité menaçante à travers la construction de stéréotypes négatifs. Un peu plus tard, après qu'Alan a interrompu pour la nième fois le cours de la conversation, c'est au tour de Michael de mettre en scène une sorte d'affrontement des valeurs, entre la modestie/civilité d'un côté et la voracité/malhonneteté de l'autre : « *Les labos pharmaceutiques, y a pas pire. Profit, profit...* ». « *Vous faites un drôle de métier* », conclut-il. S'ensuit une montée en symétrie où Alan cherche à ridiculiser le statut professionnel de Michael en lui demandant, avec un ton moqueur, de lui expliquer les différentes sortes de mécanismes de WC. Plus tard, cette inimitié de statut sera redoublée par une nouvelle irruption de l'intime lorsque Michael apprendra au téléphone que sa mère utilise le même médicament suspect dont la firme et ses intérêts sont défendus par Alan.

C'est le début du niveau 3 du conflit Longstreet-Cowan : la vertu du dialogue s'émousse jusqu'à la mettre en question : « *Ce genre de discussion est stérile* », dira Michael à Penelope. On cherche à persuader les autres de la justesse de sa perspective sur la justice « en leur imposant une vision morale du monde au nom d'un accès privilégié à la vérité morale »<sup>24</sup>. « *Ça vous gêne si je parle à Zachary ?* », demande d'abord Penelope. Devant le scepticisme d'Alan, elle lui assène : « *Vous ne vous sentez pas concerné ?* ». Les mots reprennent de leur lourdeur : le fait que Zachary ait blessé « *volontairement* » leur fils fait, selon Penelope, « *toute la différence* ». Avec la volonté, on ne se situe pas dans l'ordre du hasard aveugle ou d'une causalité mécanique soumise à une loi inébranlable. On ne peut pas, tel Job pleurant sur son destin, se plaindre de l'injustice du monde et se résoudre à l'impuissance ou à l'acceptation. « *Vous comptez sanctionner Zachary ?* », demande à nouveau Penelope au couple Cowan. Nancy, qui commence à se sentir mal, lui répond : « *Si nous décidons de réprimander notre enfant, nous le ferons à notre façon, sans compte à rendre.* ». A Michael qui manifeste son désaccord sur la position de son épouse (« *Absolument* », « *c'est leur fils, ils sont libres* »), Penelope finit par livrer le fonds de sa pensée : « *ils sont pas libres* », glissade plus « franche » que « *la violence nous regarde* » précédente. Glissade pourtant essentielle : enfants et parents ne sont plus vraiment distincts. La raison des actes des premiers est bel et bien à chercher du côté de l'éducation - ou de ses défauts - des seconds. La confusion des acteurs, des causes et des responsabilités, en déclenchant une culpabilisation des parents, va solidariser ces derniers autour de leur enfant et appeler une réponse défensive. Quand Nancy évoque le désintérêt de son mari pour les tâches domestiques et éducatives, Michael se « découvre » lui aussi : « *Zachary doit sentir ce désintérêt.* ». Et l'on pourrait dérouler le raisonnement implicite se basant sur de la psychologie populaire : c'est sûrement parce qu'il ressent ce désintérêt, l'absence du père, le manque de figure paternelle et donc un besoin d'identification masculine, qu'il a commis « volontairement » un acte de violence. On trouve ici un acte d'accusation qui n'ose pas encore se dire comme tel : un processus

<sup>22</sup> L'un des ressorts tragico-comiques de la pièce est de jouer précisément sur ce qui ressort du privé ou du public dans la perception de chacune des parties : ainsi, aux incursions des Longstreet – en particulier de Penelope – dans la sphère éducative des Cowan répondra la réprobation des Cowan – en particulier de Nancy – concernant l'attitude de Michael envers le hamster (« *ça ne regarde que nous. Aucun rapport avec la situation* » flanquera Michael à Penelope lorsqu'elle fera soudainement alliance avec Nancy ; la version anglaise (originale) du film est encore plus explicite : « *That's a family issue that doesn't concern anybody but us and it's got nothing to do with this situation here !* »).

<sup>23</sup> Dans le texte de Reza (op. cit., p. 24), Alain (Alan dans le film) prononce des paroles encore plus explicites : « vous avez visiblement des compétences qui nous font défaut ».

<sup>24</sup> Hunyadi, Mark : *La vertu du conflit*. Paris : Cerf (Humanités), 1995, p. 102

dont l'effet est de transformer le sentiment de honte des parents vis-à-vis de l'acte de leur enfant en sentiment de culpabilité.

Trop-plein ou indigestion ? La situation et la symbolique virtuelle qu'elle contient permettraient d'affirmer les deux à la fois : bien que la gradation se soit faite subtile, elle a abouti à un saut logique assez net en déplaçant la responsabilité des actes de Zachary à ses parents. Nancy ne peut plus se retenir de vomir sur la table du salon des Longstreet<sup>25</sup>.

## 4.2 Phase II: de l'accusation à l'humiliation

### 4.2.1 Blessers la face

Dans la phase II de l'échelle de Glasl, on passe d'une situation où les besoins et intérêts de chacun peuvent être respectés et satisfaits (soit par le compromis, soit par l'intégration mutualisée du point de vue de l'autre) à une situation où il s'agit de défendre son point de vue et dont l'issue ne peut être que la victoire de l'une ou de l'autre des parties. On passe d'une démarche où la volonté de lien domine à une posture où la volonté de rupture prend le devant de la scène. Il n'est donc pas étonnant, dans cette phase, qu'une judiciarisation du conflit<sup>26</sup> s'opère, où l'établissement des faits, la détermination des torts et des raisons deviennent prépondérants.

Dans le niveau 4 d'escalade, les parties achèvent le processus de stéréotypification en se solidifiant dans des rôles négatifs. Dans un premier temps, les traits négatifs demeurent dans l'aparté et cherchent une validation de la part du conjoint : « *elle est épouvantable* », « *elle est fausse* », dit Penelope à Michael, tandis que les Cowan se nettoient dans la salle de bain des Longstreet et qu'Alan, lui, dit à Nancy : « *son clafoutis est dégueu* ». Le passage de la zone privée à la zone publique se fait d'une manière cocasse, puisqu'Alan surgit au moment où le couple Longstreet le ridiculise par l'utilisation qu'il fait du surnom de Nancy (« *Toutou* »). L'équilibre de « respectabilité » publique rompue, les Longstreet tentent de s'amender en se ridiculisant à leur tour et en évoquant le surnom – encore plus ridicule selon eux – qu'ils se donnent (« *Darjeeling* »).

La porte vient pourtant d'être ouverte pour la disqualification publique, caractéristique du niveau 5 d'escalade. La civilité dont Penelope s'est voulue faire le chantre se voit remise en question par Nancy qui accuse les Longstreet de n'être « *impartiaux* » qu'« *en surface* »<sup>27</sup>, accusation qui revient à mettre à jour la malveillance – jusqu'ici dissimulée – d'autrui. Ce qui restait encore dans les coulisses d'une relative bienséance (le déjà évocateur « *Zachary doit sentir ce désintérêt* »<sup>28</sup> précédent) peut alors s'exprimer sans ambiguïté<sup>29</sup> : « *Maintenant que je vous connais, dit Michael, je ne suis pas surpris que Zachary ait des problèmes.* ». Même disparition des non-dits chez Nancy qui traite Michael d'« *assassin* » en revenant sur l'histoire du hamster et en lui reprochant son absence de mauvaise conscience : « *Vous n'avez pas de remords, pourquoi notre fils en aurait-il ?* »<sup>30</sup>.

<sup>25</sup> Il s'agit là d'une allusion subtile à une première destruction symbolique de l'« adversaire » et d'une anticipation au dernier niveau d'escalade du conflit.

<sup>26</sup> Sur la différence entre la « logique du lien », propre à la médiation, et la « logique de la rupture » propre à celle du monde judiciaire, voir l'ouvrage de Jacques Faget : *Médiations : les ateliers silencieux de la démocratie*. Paris : Erès, 2015

<sup>27</sup> Dans le texte de Reza (*op. cit.*, p. 43), se trouve l'expression « Modérés en surface ».

<sup>28</sup> La version de Reza (*op. cit.*, p. 35) en donne une nuance hypothétique plus en accord, à mon sens, avec la montée graduelle du conflit : « Peut-être que Ferdinand ressent ce désintérêt. ».

<sup>29</sup> En ce sens, on assiste à une transition dans le style de communication où ce qui peut encore être sujet à interprétation (en l'occurrence, les sentiments de sympathie ou d'antipathie) le devient de moins en moins et où l'explicite se met à dominer. Dans le vocabulaire de la systémique, on parle d'un passage de l'analogique au digital.

<sup>30</sup> Si l'on se réfère aux « états du moi » de l'analyse transactionnelle, il apparaît de manière évidente qu'on assiste ici à la cristallisation du type de communication où le parent normatif appelle l'enfant rebelle. Pour l'approche systémique, on se trouve dans une situation de communication où l'utilisation de la position haute se voit refuser la position basse complémentaire.



#### 4.2.2 Ponctuation discordante des événements

Particulièrement intéressante pour le paradigme de la médiation est la tournure que prend désormais la conversation au retour de la salle de bain de Nancy. « *On est passé peut-être trop vite* », ose-t-elle d'abord avec embarras. Puis elle poursuit : « *L'insulte est une agression.* ». Une quinzaine de minutes plus tôt, Michael avait demandé aux Cowan s'ils avaient eu finalement connaissance par leur fils des raisons de la dispute. Deux éléments avaient alors été amenés : le fait d'avoir « *refusé Zachary dans sa bande* » et celui de l'avoir « *traité de balance* ».

Si être « *traité de balance* » est une agression, alors il faut reconsidérer ce que Nancy appelle « *l'origine du problème* », la séquence des causes et des effets pour, en fin du compte, revoir la distribution des torts et des raisons. La possible régression à l'infini que contient cette manière d'envisager la réalité est bien connue des systémiciens : s'il y a eu trahison, il y a eu agression, mais si trahison il y a bel et bien eu, alors c'est elle qui devient la candidate la plus sérieuse pour être la « vraie » cause de l'agression. La communication prend alors un tour résolument pathologique car elle se nourrit d'un « désaccord sur ce qui est cause et ce qui est effet, alors qu'en fait ces concepts sont inapplicables en raison de la circularité de l'interaction »<sup>31</sup>. Cette discordance dans la « ponctuation de la séquence des faits » survient à chaque fois qu'un individu « est persuadé qu'il ne fait que réagir à l'attitude d'autrui, mais [qu']il ne lui vient pas à l'esprit que peut-être bien, il la provoque »<sup>32</sup>. La montée en symétrie ou « escalade symétrique »<sup>33</sup> en est la virtualité la plus courante : si vous traitez mon fils de traître, réplique Nancy, alors on peut dire que le vôtre en est un également puisqu'il vous en a livré le nom. « *Sur notre insistance* », surenchérit Michael.

Trois conséquences sur les relations du couple Longstreet-Cowan me paraissent dès lors majeures :

- 1) l'enjeu initial de la négociation (trouver un accord visant la réparation matérielle des dommages) se déplace vers un enjeu de vérité (déterminer les « véritables » causes de la violence) ;
- 2) la reconnaissance des torts et la désignation des « infracteurs » et des « victimes », conditions minimales d'une approche restaurative<sup>34</sup>, est compromise par l'égalisation et la neutralisation morale des actes : une insulte vaut une blessure corporelle ;
- 3) l'empathie disparaît complètement : les manifestations d'empathie s'étaient certes faites rares jusqu'ici<sup>35</sup>, mais elles avaient encore cours. Lors de sa dernière expression, Penelope regrettait devant Nancy son manque de sollicitude, en se reprochant de s'être centrée sur les dégâts provoqués à ses livres d'art par les vomissures. Le déplacement vers l'enjeu de vérité va signer la cessation de la prise de perspective d'autrui.

#### 4.2.3 La désunion des couples

Selon le modèle de Glasl, à la phase 5 de la disqualification publique des parties devrait succéder la phase des menaces et contre-menaces. Définie de manière simple, une menace est « l'exigence d'un certain comportement, doublée de l'annonce de conséquences spécifiques qui s'ensuivraient si l'autre

<sup>31</sup> Watzlawick, Paul ; Helmick Beavin, Janet ; Jackson, Don D. : *Une logique de la communication*. Paris : Seuil (Essais), 1972, p. 94.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 96. Cf. également Watzlawick, Paul : *La réalité de la réalité*. Paris : Seuil (Essais), 1978, p. 68 : « Le fait d'ordonner des séquences dans un sens ou dans un autre crée ce qu'on peut appeler sans exagération des réalités différentes. »

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 105-106

<sup>34</sup> Selon Howard Zehr (*op. cit.*, p. 32), « pour pouvoir participer à une démarche de justice restaurative, un infracteur doit admettre au moins une certaine responsabilité pour l'infraction commise ».

<sup>35</sup> Je reviendrai sur ce point essentiel plus tard lors de ma proposition d'un dispositif de médiation. Il suffit de noter ici la rareté, dès le départ, de l'intérêt des acteurs pour le vécu de l'autre. A peine Nancy s'est-elle intéressée, au début du film, au sort de la dent d'Ethan. Quant à Michael, il a effleuré la question après le vomissement de Nancy, en invoquant son « angoisse » de mère. A aucun moment, cependant, les émotions difficiles liées à la situation n'ont réellement été reconnues : la peur et la colère du couple Longstreet d'un côté, la honte et la culpabilité du couple Cowan de l'autre.

partie ne se soumettait pas »<sup>36</sup>. Or, on ne trouve pas de tels comportements entre les deux couples Cowan-Longstreet. Au contraire, Penelope, qui commence à voir son monde de valeurs s'effondrer par la montée en puissance du conflit (« *L'honnêteté est une bêtise* », dit-elle), se refusera clairement à aller sur ce terrain : « *J'aurais dû porter plainte ? Ne pas vous parler ? Vous casser par assurances interposées ?* ». Le premier ultimatum survient à l'intérieur même du couple Longstreet, après que Michael, excédé par la nouvelle considération faite par Nancy de « *l'origine du problème* », traite pour la première fois leur fils Ethan de « *merdeux* »<sup>37</sup> et qu'un grave désaccord apparaisse au sein du couple : à la suite de l'accusation que Nancy porte contre Michael de n'avoir pas été sensible à la souffrance du hamster, Penelope fait alliance avec elle et prononce des paroles qui vont mettre son mari « hors des gonds » : « *C'était mal, ne le nie pas* »<sup>38</sup>. De même que les couples ont cessé entre eux d'être « *modérés en surface* », le conflit lové au sein du couple Longstreet apparaît cette fois au grand jour et passe définitivement dans la « zone publique ». Et voilà la première menace lancée par Michael à son épouse : « *Attention, Penelope, je suis resté cool, mais là tu pousses* »<sup>39</sup>.

C'est bien Penelope qui avait porté à la connaissance du couple Cowan, au début du film, son désaccord sur le sort réservé au hamster par Michael, mais de manière indirecte : « *Elle [notre fille Courtney] en veut à son père de s'être débarrassé du hamster* ». Toute la scène qui avait suivi où Michael avait expliqué son geste devant les Cowan avait été ponctuée par les désapprobations non-verbales de Penelope (sourires pincés, détournements du regard, frottement réflexe de l'œil, etc.). Le premier désaccord entre le couple s'était montré verbalement, on s'en souvient, lorsque Michael avait trouvé « *stérile* » la correction de Penelope sur la nature « volontaire » de l'acte de Zachary. Puis il s'était montré réticent lorsque Penelope avait affirmé le caractère d'intérêt public lié à l'acte de Zachary et à sa « réprimande ». Enfin, Penelope avait reproché en aparté à son mari de « prendre le parti » du couple Cowan : « *Tu temporises toujours, tu ménages la chèvre et le chou* » lui avait-elle alors dit. Là, il en va d'une sorte d'humiliation publique où Michael doit, en désespoir de cause, avouer publiquement sa phobie des rongeurs pour justifier le fait de n'être pas retourné vers le hamster. La menace finit par être mise à exécution et Michael détruit la façade et révèle sa « vraie nature » : « *Je suis un sale con caractériel* », lance-t-il, en révélant qu'il a été mené contre son gré dans cette négociation et qu'en vérité il est incapable de souscrire aux valeurs de « civilisation » de son épouse<sup>40</sup>.

### 4.3 Phase III : de l'ivresse à la destruction

#### 4.3.1 Ivresse et alliance des genres

L'entrée en scène de l'alcool (un vieux whisky visiblement « *exceptionnel* ») marque une sorte de charnière narrative. D'un côté, il résume tout le passé du conflit comme l'histoire d'une parole enfin « libérée ». De l'autre, il préfigure la destruction à venir, la radiation de la moralité, le triomphe de la bassesse et de la vulgarité. Au point d'articulation, il dit que la souffrance a atteint une intensité telle qu'elle nécessite désormais une modification du rapport à la réalité vécue pour continuer d'être supportable, ce qui est l'une des fonctions possibles de la psychotropie. Mais il s'agit également d'un aveu d'impuissance à transformer autrement cette réalité. On peut même avancer l'hypothèse qu'avec

<sup>36</sup> Watzlawick, Paul : *op. cit.*, p. 109

<sup>37</sup> Ce « merdeux » ou « morveux » est le pendant du « sauvage » d'Alan et annonce une future alliance de genres entre Michael et Alan.

<sup>38</sup> « Tu t'es très mal comporté avec ce hamster, tu ne peux pas le nier. » (Reza, Yasmina : *op. cit.*, p. 48)

<sup>39</sup> « Attention Véronique, attention, jusqu'à maintenant je me suis montré pondéré mais je suis à deux doigts de verser de l'autre côté. » (Reza, Yasmina : *op. cit.*, p. 49)

<sup>40</sup> En définitive, mon hypothèse est que cette désunion des couples est un catalyseur de violence paradoxal : d'un côté, il est un des éléments centraux qui accélère le conflit, mais de l'autre il empêche – faute de consistance solide à l'intérieur des couples – qu'une coalition se forme au sein des parties qui permette 1) l'expression de menaces (il faut se sentir « fort », donc suffisamment solidaire, pour pouvoir le faire) typique de la phase 5 et 2) la poursuite d'une escalade vers les phases 8 et 9.



la désunion des couples, l'ivresse est le catalyseur narratif qui évacue la phase de menaces entre les deux couples. En effet, comme le souligne Watzlawick, une menace restera sans effet si elle « ne peut parvenir jusqu'à sa cible ou être comprise par elle » : « Il s'ensuit qu'une contre-mesure, face à une menace, consiste à rendre impossible sa réception [...] : avoir l'esprit ailleurs, être inattentif, sourd ou saoul, [...] prétendre ne pas comprendre le langage dans lequel la menace est formulée, etc. »<sup>41</sup>.

Alan se découvre à son tour, formant dès lors une alliance explicite avec Michael : lui non plus n'était pas favorable à un règlement de la situation à l'amiable. La complicité qu'ils avaient découverte plus tôt quand les Cowan avaient révélé les motifs de la dispute (« *Il a refusé Zachary dans sa bande* ») les avaient déjà unis autour d'un passé commun et d'une même définition de la « virilité » : tous les deux ont été chefs de bande. Des idoles de même race<sup>42</sup> et une fierté partagée autour de la détention de ce pouvoir avaient déjà causé quelques irritations chez leurs compagnes, notamment chez Penelope.

La parole se libère chez les Cowan également. Au énième coup de téléphone, Nancy laisse éclater sa colère : « *C'est infernal, je vis ça jour et nuit* », « *Notre vie est hachée par le portable* ». Les frustrations de sa vie conjugale étaient apparues à plusieurs reprises : « *Mon mari n'a jamais été un père à poussette* » ; « *mon mari trouve que la maison, l'école, le jardin, c'est mon domaine* ». « *Pas besoin de toi, tu ne sers à rien* » lui avait-elle-même lancé alors qu'un accord était sur le point de se faire pour une rencontre entre les deux garçons. Michael, lui, laissera également ses frustrations se manifester quant à sa vie de couple et sa vie de famille, « *la pire épreuve que Dieu nous inflige* ».

#### 4.3.2 Détruire pour toucher le fond

Les antagonismes à l'intérieur des couples ont été portés suffisamment loin pour que le septième niveau d'escalade selon le modèle Glasl puisse être atteint. Il se fera en deux temps, d'abord par des destructions au sein des couples, sorte de condition pour que la destruction s'opère ensuite entre les couples.

Quand Michael s'interpose entre Penelope et Alan dans leur discussion sur la « réalité africaine » (« *Ne la lancez pas là-dessus* ») et lui signifie une disqualification d'un des centres d'intérêts majeurs de son existence, Penelope passe à l'acte pour la première et se met à frapper son mari. Dans la scène qui suit immédiatement, après que l'échange est à nouveau interrompu par la sonnerie du téléphone portable de son mari, Nancy se jette sur lui et balance son téléphone dans le vase de fleurs.

Les deux femmes s'allient alors pour humilier leurs maris jusqu'à ce que Nancy revienne à l'objet initial du conflit et prétende que « *les torts sont partagés* ». C'en est trop pour Penelope qui, dans sa conception du monde et des « injustices » qui y sont légion, ne peut accepter que victimes et criminels soient confondus. Elle envoie valdinguer le sac à main de Nancy qui, après avoir traité les Longstreet de « *monstres* »<sup>43</sup>, s'en prendra aux tulipes de Penelope et prononcera les mêmes paroles qu'elle (« *C'est la pire des journées de ma vie* »), un témoignage final de paroxysme et d'impuissance à faire évoluer autrement la relation entre deux couples.

---

<sup>41</sup> Watzlawick, Paul : *Ibid.*, p. 112

<sup>42</sup> John Wayne pour Alan, Ivanhoé pour Michael

<sup>43</sup> Que l'adversaire ne soit plus reconnu comme un être humain est une évolution typique du septième niveau.

## 5. La médiation Cowan-Longstreet : proposition d'un dispositif

### 5.1 Interlude en forme de fiction

Comme nous avons fait le choix délicat de ne pas « interrompre » le film pour se demander à quel moment un éventuel recours à un dispositif de médiation aurait eu le plus de chance d'être accepté par les deux couples, nous devons maintenant nous demander – en passant par l'imagination d'une suite fictive – quelle pourrait en être la continuation la plus probable au vu de l'état psychologique des deux couples à l'issue du film et des particularités sociologiques et culturelles qui nous en ont été révélées.

Au moins deux limites sérieuses pour un recours à la médiation me paraissent évidentes en sortant du film au vu du degré d'escalade atteint : d'une part, le manque de motivation à s'ouvrir et à rechercher une solution équitable et, d'autre part, le manque de volonté à se rapprocher et à imaginer une réconciliation. Vu le niveau atteint sur l'échelle de Glasl et la perte du sentiment d'empathie qu'il implique, on pourrait également émettre des doutes sur la faisabilité d'une telle démarche : celle-ci exige en effet une certaine capacité à prendre la perspective d'autrui. Or l'état psychologique des parties, que ce soit celui des couples ou des individus, ne prédispose pas à une telle attitude. Le couple Longstreet, en particulier, a été soumis à de très fortes tensions dislocatrices et Penelope a vu son monde de valeurs s'écrouler en raison de l'intensité acquise par le conflit. Pire : elle s'est vue elle-même emprunter des chemins de violence que sa conception du monde réprouve fortement.

A supposer qu'une réconciliation minimale ait pu se faire entre Penelope et Michael pour s'accorder sur une démarche commune, le recours à la voie judiciaire me paraît le plus probable car il correspond bien à la logique agonistique de Michael. Celui-ci pourrait recréer une forme de cohésion avec son épouse en lui présentant trois arguments :

- 1) une démarche à l'amiable est certes toujours préférable dans l'idéal mais avec des personnes comme les Cowan - preuve en est - elle conduit à la catastrophe ;
- 2) le recours à la voie judiciaire laisse entrevoir la discrimination des « victimes » et des « criminels » chère à Penelope, en lieu et place de la confusion des « *torts partagés* » opérée par Nancy en fin de film ;
- 3) la dénonciation pénale permettra, premièrement, de s'assurer qu'une « réprimande » officielle soit faite à Zachary et, deuxièmement, de prévenir la réitération de son geste.

Par contre, comme on s'en doute, cette démarche ne serait sans doute pas effectuée sans ambivalence pour elle du fait de l'échec qu'elle représente pour son idéologie de la non-violence.

A des fins didactiques, j'ai supposé que les dispositifs judiciaires dans lesquels s'inscrit la démarche du couple Longstreet, bien qu'ayant lieu aux Etats-Unis, sont tout à fait similaires à ceux qui ont cours en Suisse. Quant au processus de médiation, je l'ai ancré en particulier dans les dispositifs légaux du Canton de Fribourg<sup>44</sup>.

### 5.2 Petit excursus en droit pénal et droit pénal des mineurs

#### 5.2.1 Condition minimale et type d'infraction

Zachary étant âgé de onze ans au moment des faits, il remplit la condition minimale de justiciable du droit pénal des mineurs, puisque celui-ci « s'applique à quiconque commet un acte punissable entre 10

---

<sup>44</sup> Ce « stratagème » m'évite de fastidieuses et inutiles recherches sur le système judiciaire états-unien, l'objectif de ce travail étant aussi d'acquérir des connaissances me permettant d'intervenir dans un terrain de pratique possible.

et 18 ans »<sup>45</sup>. Par contre, selon l'art. 25 DPMIn, il n'est pas passible d'une peine privative de liberté puisque son âge est inférieur à quinze ans.

L'infraction commise par Zachary relevant d'une lésion corporelle simple<sup>46</sup>, elle n'appartient pas aux infractions poursuivies d'office et ne peut dès lors aboutir devant la justice que si une plainte est déposée. Comme on le voit, il s'agit, comme l'avait relevé Penelope devant Alan, d'un acte posé « intentionnellement », c'est-à-dire avec conscience et volonté, par opposition à un acte commis « par négligence »<sup>47</sup>. Cela n'a sûrement pas dû échapper à l'avocat Alan, car une lésion corporelle intentionnelle est pénalement susceptible de recevoir une peine plus lourde. En leur rappelant que l'acte de Zachary relève d'un délit comportant une certaine gravité, Penelope a créé *de facto* une situation d'interaction asymétrique, mettant le couple Cowan en dette d'un non-dépôt de plainte.

Peut-on toutefois exclure une lésion corporelle grave ? L'affirmative est la première réponse qui vient spontanément, car on ne peut pas affirmer que Zachary ait mis la vie d'Ethan en danger<sup>48</sup>. On pourrait toutefois émettre une objection puisque, au deuxième paragraphe de l'art. 122 du CPS, on lit que commet une lésion corporelle grave « celui qui, intentionnellement, [...] aura défiguré une personne d'une façon grave ou permanente ». On se souvient que, dans mon paragraphe « Le poids des mots », j'avais fait l'hypothèse que Penelope avait utilisé le terme « défiguré » en tant qu'évaluation objective alors qu'il s'agissait selon moi d'une hypertrophie langagière reflétant son état interne émotionnel. On ne peut toutefois exclure qu'elle ait eu à l'esprit la catégorie pénale pour, une fois de plus, se montrer « bon prince » devant le couple Cowan et provoquer chez eux un sentiment de redevabilité. D'après nos recherches, l'infraction commise par Zachary ne peut pas valoir comme « défiguration » au sens de la jurisprudence suisse<sup>49</sup>. Une tuméfaction des lèvres, même importante, du moment qu'elle est temporaire<sup>50</sup>, ne peut pas être considérée comme une défiguration. De même, bien que le pronostic

<sup>45</sup> Loi fédérale régissant la condition pénale des mineurs (Droit pénal des mineurs, DPMIn) (ci-après DPMIn), art. 3 al. 1

<sup>46</sup> Cf. art. 123 al. 1 du Code pénal suisse (ci-après CPS) : « Celui qui, intentionnellement, aura fait subir à une personne une autre atteinte à l'intégrité corporelle ou à la santé sera, sur plainte, puni d'une peine privative de liberté de trois ans au plus ou d'une peine pécuniaire. ». Cette notion d'intentionnalité discrimine également si un acte a été commis par une personne capable de discernement (et donc capable de prévoir les conséquences de son acte) ou non.

<sup>47</sup> Cf. CPS, art. 125. A noter qu'en termes de responsabilité civile des adultes, la question de savoir si un dommage a été causé intentionnellement ou par négligence est fondamentale puisque, dans le premier cas de figure, les frais résultants du dommage sont exclus de la couverture d'assurance. Dans le cas des mineurs, l'article 333, al. 1 du Code civil suisse (CCS) mentionne que « [l]e chef de la famille est responsable du dommage causé par les mineurs [...] placés sous son autorité, à moins qu'il ne justifie les avoir surveillés de la manière usitée et avec l'attention commandée par les circonstances ». La seule possibilité pour une assurance responsabilité civile de refuser le paiement aux parents des dommages causés par leur enfant mineur est d'invoquer la faute de surveillance ou la faute d'éducation des parents. Par contre, selon le Guide Social Romand, « lorsque les parents peuvent prouver qu'ils ont suffisamment surveillé leur enfant ou lui ont enseigné à respecter la propriété d'autrui, ils ne seront pas tenus pour responsables du dommage. » (Fiche « Mineur-e-s: quelques aspects du droit des mineurs », URL : [www.guidesocial.ch/fr/fiche/112/#som\\_185416](http://www.guidesocial.ch/fr/fiche/112/#som_185416), consulté le 15.08.2015 ; cf. également Labaume, Antoine : *La responsabilité civile des parents pour les dommages causés par leurs enfants en droit privé européen*, Maîtrise : Univ. Genève, 2013, URL : <http://archive-ouverte.unige.ch/unige:38046>, consulté le 15.08.2015). La blessure infligée par Zachary ayant eu lieu dans un parc à la sortie de l'école, une surveillance de la part des parents n'est pas exigible dans ce contexte-là. L'assurance pourrait par contre invoquer un défaut d'éducation de la part des parents (mais devrait prouver la causalité entre ce défaut et l'acte ayant commis le dommage), thème qui, comme on le sait, va devenir central au sein du conflit Longstreet-Cowan. Ici également, il n'est pas impossible que les Cowan se soient également sentis menacés, devant les allégations des Longstreet, par un refus de prestations de leur assurance. Et cette question de la responsabilité éducative est la même qui va déchirer les Cowan : si, selon Alan, Zachary est un « sauvage », alors tous les efforts éducatifs des parents sont vains et leur responsabilité est sauve (ou relève, à la limite, d'autres acteurs éducatifs/thérapeutiques) ; si, selon son épouse Nancy (mais aussi selon Penelope), Zachary n'est pas un « sauvage », alors son comportement peut être changé par des mesures éducatives, mais du coup la responsabilité des parents est engagée.

<sup>48</sup> Cf. CPS, art. 122

<sup>49</sup> Voir notamment l'Arrêté du Tribunal fédéral (ATF) 115 IV 17 du 2 février 1989, c. 2a et c. 2b : « Eine erhebliche, aber nur vorübergehende Entstellung des Gesichtes stellt noch keine schwere Körperverletzung » et « Das subjektive Empfinden des Geschädigten ist nicht entscheidend » (« Une lésion au visage, importante mais non permanente, ne suffit pas à constituer une lésion corporelle grave » et « Le sentiment subjectif du lésé n'est pas déterminant ») (arrêté disponible sur le site du Tribunal fédéral [www.bger.ch](http://www.bger.ch), consulté le 15.08.2015). Cf. aussi Corboz, Bernard : *Les infractions en droit suisse*, volume I, 3ème édition, commentaire ad art. 122 CP no 11. Stämpfli : Berne : 2010

<sup>50</sup> On peut se rappeler ici l'atténuation qu'avait faite Michael en utilisant l'expression « momentanément défiguré ».

pour l'incisive droite soit « réservé » et puisse entraîner à la majorité d'Ethan la pose d'un implant, on ne peut pas porter en avant l'argumentation d'une cicatrice modifiant de façon durable l'expression de son visage.

Reste à examiner si des circonstances aggravantes peuvent également être imputées. Celles-ci sont détaillées dans le ch. 2 de l'art. 123 du CPS et s'appliquent notamment si l'infracteur « a fait usage [...] d'une arme ou d'un objet dangereux ». Ces circonstances alourdissent la peine et rendent même le délit poursuivi d'office. « *Armé d'un bâton* » avait été la proposition des Longstreet dans leur déclaration d'accident. « *Muni d'un bâton* » avait demandé de corriger Alan. Il n'est donc pas hors vraisemblance de supposer qu'aussi bien Penelope qu'Alan aient eu en tête cette nuance juridique et que l'avocat Alan ait demandé cette rectification afin d'éviter une aggravation de la peine en cas de dépôt de plainte ou, même, pour prévenir une poursuite d'office<sup>51</sup>. D'après la jurisprudence<sup>52</sup>, « [p]our déterminer la dangerosité, il ne faut pas s'attacher principalement à l'objet lui-même, mais surtout à la manière dont il a été utilisé concrètement. Un objet sera donc dangereux si l'auteur l'a utilisé de manière à ce qu'il en résulte un risque certain de lésions relativement graves ». Un bâton, bien que n'étant pas un objet tranchant, appartient à la catégorie des objets dits contondants : il s'en serait fallu de peu pour qu'il ne percute l'œil et lui cause un dommage irréversible. En ce sens, le juge des mineurs pourrait considérer qu'un caractère aggravant existe au vu des circonstances dans lesquelles la lésion corporelle a été provoquée.

Si la procédure pénale habituelle devait se mettre en marche (enquête, jugement, exécution), on peut de manière assez vraisemblable penser que le juge des mineurs retiendrait dans son jugement l'accusation de lésions corporelles simples avec d'éventuelles circonstances aggravantes<sup>53</sup>, ce qui impliquerait une poursuite d'office.

### 5.2.2 Conciliation, réparation ou médiation ?

Dans son art. 16 litt. a, la Loi fédérale sur la procédure pénale applicable aux mineurs (PPMin) distingue, hors la procédure pénale habituelle, deux autres procédures possibles : la conciliation et la réparation.

Dans le cas de la conciliation, le juge des mineurs et le Ministère public entendent les parties et tentent d'aboutir à un arrangement à l'amiable entre le plaignant et le prévenu. La conciliation, toutefois, n'est possible que « lorsque la procédure porte sur une infraction poursuivie sur plainte ». Comme il est établi que Zachary a fait usage d'un objet dangereux et s'est ainsi rendu l'auteur d'une infraction poursuivie d'office, il est peu vraisemblable que les autorités judiciaires décident qu'une conciliation ait lieu.

Une réparation peut intervenir « lorsqu'une exemption de peine au titre de l'art. 21, al. 1, let. c, DPMIn entre en ligne de compte », c'est-à-dire « si le mineur a réparé lui-même le dommage dans la mesure de ses moyens ou a fourni un effort particulier pour compenser le tort causé, si la réprimande visée à l'art. 22 est la seule peine envisageable et si l'intérêt public et l'intérêt du lésé à poursuivre le mineur pénalement sont peu importants ». Dans la situation qui nous occupe, la première condition n'est

---

<sup>51</sup> Bien que je n'aie pas fait de recherches sur la juridiction pénale américaine, on notera les enjeux juridiques significatifs contenus dans les trois mots ayant fait l'objet de disputes verbales durant le film : « *armé* », « *intentionnellement* » et « *défiguré* ».

<sup>52</sup> Voir par exemple le Jugement de la 2ème Chambre pénale de la Cour suprême du Canton de Berne du 7 juillet 2010 (SK no 2009 449), § ad usage d'un objet dangereux, p. 4 (résumé du jugement publié le 21.10.2011 sur le site de la justice bernoise [www.justice.be.ch](http://www.justice.be.ch), consulté le 15.08.2015). Cf. aussi Corboz, Bernard : *op. cit.*, commentaires ad art. 123 CP no 24 et 26

<sup>53</sup> A noter que le paiement d'une indemnité financière à titre de « réparation morale » relève d'une action en justice civile (cf. Code des obligations, art. 47 et 49)

clairement pas remplie, tandis que la deuxième peut difficilement être tenue pour remplie au vu des conséquences à long terme sur la santé d'Ethan<sup>54</sup>.

Il s'ensuit dès lors que la troisième procédure prévue, celle de la médiation, pourrait être activée dans le cas de l'infraction commise par Zachary. En effet, une médiation peut être exhortée sous deux conditions (art. 17 DPMIn, litt. a et b) :

- 1) il n'y a pas lieu de prendre de mesures de protection ou l'autorité civile a déjà ordonné les mesures appropriées ;
- 2) les conditions fixées à l'art. 21, al. 1, DPMIn<sup>55</sup> ne sont pas remplies.

La décision ordonnant des mesures de protection est en principe basée sur une « enquête sur la situation personnelle du mineur, notamment sur son environnement familial, éducatif, scolaire et professionnel » (art. 9 al. 1 DPMIn), lesquelles mesures consisteront en « une prise en charge éducative ou thérapeutique particulière » (art. 10 al. 1 DPMIn). N'ayant comme spectateur pas connaissance d'antécédents commis par Zachary ou d'autres difficultés le concernant<sup>56</sup>, il est difficile de se prononcer sur la seule base du film quant à la nécessité de telles mesures.

Sur la suspension de la procédure en vue d'une médiation, Letizia Vezzoni « voit mal le magistrat pouvoir se prononcer en l'espèce sans qu'il se soit préalablement penché sur les besoins éducatifs et thérapeutiques du mineur, ainsi que sur ses capacités cognitives et volitives »<sup>57</sup>. Pour elle, « [a]vant que le magistrat compétent ne renvoie la cause devant le médiateur », il est « nécessaire qu'il procède à l'analyse de la situation personnelle du mineur délinquant et, partant, de sa compréhension de l'illicéité de l'acte commis »<sup>58</sup>. Comme les doutes insinués par les Longstreet touchent précisément aux compétences éducatives de l'environnement familial de Zachary, il me paraîtrait fort profitable qu'une telle enquête soit menée avant la suspension de la procédure en vue d'une médiation, car si l'enquête devait conclure en l'espèce - résultat probable par ailleurs<sup>59</sup> - à l'inutilité de mesures de protection, le sentiment de disqualification des Cowan pourrait en être fortement diminué ainsi que la posture défensive qui l'avait accompagnée. De même, je pense qu'il serait très judicieux que la suspension de la procédure intervienne *non pas durant la phase d'instruction mais durant la phase de jugement*. En effet, le « schéma de tribunal » avec sa recherche des coupables et des responsabilités ayant pris le devant de la scène dans le conflit Longstreet-Cowan, l'intervention du tiers décideur qu'est le juge à

---

<sup>54</sup> De son côté, l'art. 22 DPMIn stipule : « L'autorité de jugement déclare le mineur coupable et prononce une réprimande s'il y a lieu de présumer que cette peine suffira à détourner le mineur de commettre de nouvelles infractions. La réprimande consiste en une réprobation formelle de l'acte commis ».

<sup>55</sup> Outre la lettre c déjà citée, l'exemption de peine est prononcée dans les conditions suivantes :

« a. si la peine risque de compromettre l'objectif visé par une mesure de protection déjà ordonnée ou qui sera ordonnée dans la procédure en cours;

b. si la culpabilité du mineur et les conséquences de l'acte sont peu importants;

[...]

d. si le mineur a été directement atteint par les conséquences de son acte au point qu'une peine serait inappropriée;

e. si le mineur a déjà été suffisamment puni par ses parents, par une autre personne responsable de son éducation ou par des tiers ou

f. si une période relativement longue s'est écoulée depuis l'acte, si le comportement du mineur a donné satisfaction et si l'intérêt public et l'intérêt du lésé à poursuivre le mineur pénalement sont peu importants. »

<sup>56</sup> La pièce *Le Dieu du carnage*, elle non plus, n'en révèle pas plus à ce sujet.

<sup>57</sup> Vezzoni, Letizia : « La médiation en droit pénal des mineurs: de la théorie législative à la pratique », in: *Jusletter*, 7. September 2009, p. 4

<sup>58</sup> *Ibid.*

<sup>59</sup> Le fait que le père Alan soit présenté par son épouse comme un père largement absent sur le plan éducatif ne permet à priori pas de conclure à un besoin éducatif ou thérapeutique chez Zachary. Il est clair, cependant, que la violence de son geste n'exclut pas pour autant un tel besoin si l'enquête devait mettre en évidence des difficultés liées à d'autres aspects de sa situation personnelle.

cette étape de la procédure serait selon moi susceptible d'avoir un rôle clarificateur, délimitant et déconfusionnant<sup>60</sup> sur deux aspects majeurs des disputes qui ont eu cours :

- 1) l'identification de la personne lésée et de l'infracteur ;
- 2) l'établissement de l'essentiel des faits.

Or ces deux aspects, ainsi que la reconnaissance des faits par l'infracteur constituent, selon moi à juste titre, des « critères de délégation » dans la pratique fribourgeoise de la médiation pénale pour mineurs<sup>61</sup>. Ma première conclusion plaide ainsi, du moins dans cette situation particulière de haut niveau de conflit entre les parents de l'infracteur et de la victime, pour une complémentarité du tiers décideur (juge) et du tiers facilitateur (médiateur) en vue de maximiser les chances d'aboutissement d'un processus de médiation lorsque les conditions légales permettent à un tel processus d'avoir lieu. Cette articulation spécifique entre le juge et le médiateur pourrait faire l'objet d'une entente préalable entre ces deux acteurs puisque, du moins dans le Canton de Fribourg, l'art. 33 al. 3 OMed prévoit explicitement que « [d]ans certains cas, le ou la juge peut, avant de recourir à la médiation, demander l'avis du médiateur ou de la médiatrice ». Ce cadre-là étant posé, nous décrirons dans les prochains paragraphes les autres éléments de stratégie - cette fois propres à l'art de la médiation - qui devraient selon moi faire l'objet de précautions particulières.

## 5.3 Autour de la médiation Ethan-Zachary

### 5.3.1 L'ordre des rencontres

Dans la situation qui nous occupe, un mandat de médiation du juge des mineurs amènerait le médiateur à entreprendre des entretiens préalables avec les parties. Ma proposition contient la série possible de rencontres suivante :

1. entretien préalable avec Penelope, Michael et Ethan
2. éventuelle médiation Penelope, Michael/Ethan
3. entretien préalable avec Nancy, Alan et Zachary
4. éventuelle médiation Nancy, Alan/Zachary
5. éventuelles médiations de couple Penelope/Michael et Nancy/Alan
6. médiation entre les couples Cowan/Longstreet
7. médiation avec tous les acteurs

Il va de soi que cette proposition suppose que le médiateur ait eu accès à la dimension très conflictuelle ayant opposé les deux couples lors de leur fameuse première rencontre. Il me paraît toutefois vraisemblable que cette information puisse parvenir au médiateur lors de la transmission du mandat par le juge, soit par l'évocation de la plainte, soit par celle des conclusions de l'enquête préalable en vue des mesures de protection. On peut parier également, de par l'intensité émotionnelle à laquelle nous avons assisté durant le film, que de tels éléments de contenu surgiraient lors de l'entretien préalable.

---

<sup>60</sup> Comme le dit Cario en se référant à Ricoeur, l'efficacité symbolique essentielle du procès pénal « consist[e] à trancher, mettre fin à l'incertitude, séparer les parties » (« La justice restaurative : vers un nouveau modèle de justice pénale ? », p. 8. URL : [www.justicereparatrice.org/news/AJP\\_JR\\_sept\\_2007.pdf](http://www.justicereparatrice.org/news/AJP_JR_sept_2007.pdf), consulté le 29.04.2015)

<sup>61</sup> Voir art. 33 al. 1 de l'Ordonnance sur la médiation en matière civile, pénale et pénale pour les mineurs (OMed) :

« Le ou la juge peut recourir à la médiation lorsque les conditions suivantes sont réunies :

- a) une personne lésée ou une victime ont été identifiées ;
- b) les faits constitutifs de l'infraction sont pour l'essentiel établis ;
- c) ces faits ont été globalement reconnus par l'auteur-e. »

Je souscris par ailleurs à l'avis de Vezzoni (*art. cit.*, p. 4) pour qui « renvoyer un mineur au processus de médiation sans tenir compte de sa situation personnelle et de sa compréhension de l'illicéité de l'acte commis pourrait avoir un caractère nuisible, tant pour le mineur lui-même, qui devrait peut-être en premier lieu bénéficier d'une mesure de protection, que pour la victime, qui risque de se trouver face à un auteur incapable de faire face à un processus fondé sur la confrontation ».



Pour qu'une médiation pénale à proprement parler puisse avoir lieu entre Zachary et Ethan, il est crucial qu'une désescalade puisse s'opérer au préalable entre les deux couples de parents. À défaut, il est pratiquement certain que le conflit des deux couples polluerait le processus de justice restaurative puisque celui-ci se donne pour objectif de réparer le lien entre infracteur et victime par un déplacement stratégique de l'intérêt porté aux lois enfreintes vers les préjudices subis. S'il devait s'avérer que le conflit à l'intérieur des couples eux-mêmes menace le processus, le médiateur pourrait, de par ce que Fiutak appelle son « *pouvoir de référence* », « adresser les parties à des conseils, thérapeutes ou autres personnes ressources »<sup>62</sup>, en l'occurrence renvoyer les couples à une médiation externe de type familial/conjugal. À Penelope qui s'est montrée particulièrement affectée durant le film, il pourrait également être amené à conseiller une thérapie de soutien auprès d'un professionnel de la relation d'aide. De même, étant donné notamment la colère exprimée par les pères envers leur fils durant le film, il est à prévoir que des médiations préalables doivent être effectuées entre les enfants et leurs parents. Le médiateur ne doit donc pas hésiter à créer des « bulles » au sein de la « bulle » même de la médiation. Dans la suite de ce travail, de par le fait qu'elle apparaît comme la charnière du dispositif restauratif, je centrerai mes réflexions sur les défis représentés par la médiation entre les deux couples.

### 5.3.2 L'accord paradoxal comme technique de recadrage

Quand on parle d'une transformation d'une relation entre deux parties, cela revient à se poser au moins deux questions : « Comment cette situation non voulue persiste-t-elle ? » et « Que faut-il pour la changer ? »<sup>63</sup>. Ainsi que notre analyse s'est efforcée de le mettre en évidence, plusieurs éléments cardinaux ont permis à la situation de prendre l'ascenseur du conflit au lieu de se terminer par un accord à l'amiable :

- 1) l'absence de reconnaissance mutuelle des émotions difficiles;
- 2) la tournure idéologique du conflit suite à la demande d'excuses et de réconciliation ;
- 3) la recherche des « véritables » causes du conflit entre les deux garçons ;
- 4) la « pollution » de l'objet de la négociation par des éléments de l'intimité des deux couples.

Comme le dit Fiutak, « l'axiome de base d'une médiation réussie est la modification des relations entre les parties. Cela ne signifie pas que les personnes ont été transformées mais que le mode de communication entre elles a changé »<sup>64</sup>. Puisque le focus des deux couples sur les faits et les causes de la dispute entre Ethan et Zachary a mené à une escalade symétrique, le défi majeur du médiateur dans cette situation sera précisément de ne pas laisser les Cowan et les Longstreet faire encore « plus de la même chose » - ce qu'ils ont visiblement très bien su faire -, ce qui serait les cantonner dans ce que la systémique appelle un « changement 1 » : encore plus argumenter, encore plus se justifier, encore plus expliquer, etc.

De ce point de vue, la « ponctuation discordante des événements » et la destruction à laquelle elle a mené sont tout simplement la mauvaise solution à un problème réel, le désaccord des couples sur leur conception du bien commun, de l'état et de la justice. Il serait à mon sens fort hasardeux d'entreprendre une telle médiation avec l'idée de vouloir réconcilier les deux couples sur ces deux positions antagonistes car la « rupture des mondes » et la composante idéologique me paraît ici trop forte pour connaître une intégration des deux points de vue. Par contre, il sera clairement du ressort du médiateur de se donner pour objectif de mettre en évidence cette rupture. Une telle clarification est une première métacommunication fondamentale de ce sur quoi ils ont communiqué de manière pathologique. Elle montre la difficulté et dit en même temps que cette difficulté, étant irréductible, sa modification ne peut pas devenir la solution, à moins de mettre en œuvre la destruction de l'autre. Il

<sup>62</sup> Fiutak, Thomas : *op. cit.*, p. 164 (mise en évidence de l'auteur)

<sup>63</sup> Watzlawick, Paul ; Weakland, John ; Fisch, Richard : *Changements*. Paris : Seuil (Points/Essais), 1975, p. 20.

<sup>64</sup> Fiutak, Thomas : *op. cit.*, p. 102

s'agit par-là de provoquer, de manière paradoxale, un premier accord dans le désaccord des parties et de favoriser une transition vers un « changement 2 », à savoir non plus communiquer sur les contenus qui les ont opposés et mais sur la relation qui a été la leur<sup>65</sup>. Cet *accord paradoxal* devrait être, selon moi, l'objectif principal des phases I et II du cycle de la médiation dans la roue de Fiutak<sup>66</sup>, car « au fur et à mesure que les parties comprennent leurs intérêts et les comparent, elles prennent conscience des émotions et des tensions qui ont déclenché et attisé leur conflit »<sup>67</sup>. Or on peut tenir l'absence de conscience des émotions difficiles pour le catalyseur principal du conflit entre les deux couples.

### 5.3.3 Dégeler les émotions

Dès le départ, le caractère composé – presque stéréotypé – des personnages, l'apparence feinte ou tendue des visages ne manquent de saisir le spectateur. Une sorte d'affabilité de circonstance, montrant ce que les protagonistes du huis clos voudraient être vis-à-vis d'eux-mêmes et dans le regard d'autrui. Toutes leurs attitudes corporelles trahissent ce qu'ils éprouvent en réalité, qui ne peut se dire. Verbalement, il faut attendre qu'Alan traite son fils de « *sauvage* » pour que la colère du père devienne patente. Des deux côtés, on évite toutefois de nommer les sentiments désagréables pour se féliciter de l'accord obtenu à l'amiable. Les Cowan s'enquière de la dent d'Ethan, de l'impact somatique de l'acte de Zachary mais laissent complètement dans l'ombre le vécu de la victime et de ses parents. Certes, ils sont désolés, une gêne se montre bien de leur part mais elle reste toujours en-deçà de la parole et évite le mouvement vers celle de l'autre. La culpabilité et la honte sont génitrices du silence. De leur côté aussi, les Longstreet simulent une sorte de banalité de l'incident, veulent se faire croire et faire croire aux Cowan qu'ils sont dans une posture de maîtrise vis-à-vis de leurs émotions<sup>68</sup>. Si les circonstances leur autoriseraient une colère légitime, le fait de ne pas la montrer met *de facto* leurs interlocuteurs en position basse, dans une logique interactionnelle implacable de don/contre-don. Les Longstreet ont sacrifié leur fureur, leur vengeance. Pour cela, ils n'ont pas conscientisé qu'ils ont exigé de la docilité en retour de la part des Cowan. A peine Alan fait-il part, de manière enjouée et « relâchée », avoir au moins appris une nouvelle recette grâce au clafoutis qui leur a été servi, que Penelope déverse sa frustration : « *J'aurais aimé que mon fils n'y laisse pas deux dents* ». Ni les uns ni les autres n'ont pu se dire ni être reconnus dans les émotions négatives qui les habitent et qui vont, faute d'intégration et de reconnaissance d'autrui, devenir ce que C.-G. Jung appelait des « complexes autonomes »<sup>69</sup> et se déchaîner jusqu'au « carnage ». Ma vision pourrait se résumer en ceci, que les deux couples sont allés trop vite en besogne. Cette hypothèse, le médiateur pourrait la proposer aux parties à la fois lors des entretiens individuels préalables et lors de l'entretien de médiation avec les deux couples, suivant en cela la seconde systémique constructiviste. Partager une telle hypothèse « ne doit ni culpabiliser, ni conseiller, mais apporter une information au sens de Bateson, c'est-à-dire énoncer un message qui crée une différence »<sup>70</sup>. Il s'agit d'un message qui ne disqualifie pas la recherche de solution mise en œuvre par les deux couples mais remet seulement en question le moyen utilisé. En ce sens, il pourrait s'avérer un facteur de résilience dans la relation entre les deux couples, c'est-à-dire constituer une découverte des parties sur ce qui s'est joué entre elles et contribuer au développement de leur relation. En reprenant l'expression de Favret-Saada, on peut dire que le

<sup>65</sup> Ce qui veut dire : non pas donc donner tant de place à *ce qui* s'est fait et dit, mais à *comment* cela s'est passé.

<sup>66</sup> Cf. *ibid.*, ch. 1 « Le modèle du cycle de la médiation », pp. 21-51

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 41

<sup>68</sup> Il est significatif qu'il faille attendre que les couples aient recours à l'alcool pour qu'ils adoptent définitivement un autre masque que celui de leur personnage initial. Par ailleurs, il est frappant que tout ce qui est dit par les Cowan de leur fils Zachary (« *Il ne réalise pas* », « *Il est désemparé* ») pourrait fort bien s'appliquer, en miroir, aux parents adultes.

<sup>69</sup> Comme le dit Jung, « un complexe devenu autonome [...] présent[e] une tendance à constituer une personnalité à part » (*Métamorphoses de l'âme et ses symboles*. Genève : Georg, 1993, p. 83). C'est selon moi la raison précise pour laquelle tous les personnages de notre film en viennent à être « possédés » par ce complexe qu'est le « dieu du carnage ».

<sup>70</sup> Maestre, Michel : « Entre résilience et résonance : A l'écoute des émotions ». In : *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux*, n° 29, 2002/2, p. 180



médiateur, comme tout agent détenant une « technique de réduction du malheur »<sup>71</sup>, effectue « un certain travail [...] sur de l'affect non représenté »<sup>72</sup>, c'est-à-dire propose des hypothèses de compréhension qui permettent aux parties d'émerger une première fois de leur position d'objet (passif) de leur histoire : nommer, comprendre les ratages d'un vécu ou d'une relation, c'est reconfigurer la version des faits et *en même temps* permettre de se décoller des événements et de reprendre la maîtrise de son existence<sup>73</sup>. Au fond, c'est proposer aux parties de redevenir des sujets (actifs) de leur relation.

Je m'appuie ici sur la psychologie du traumatisme pour faire l'hypothèse que la raison pour laquelle les émotions sont restées « gelées » est que nous avons affaire à deux couples sidérés par les événements, en particulier les mères des deux enfants, Nancy et Penelope. Cette sidération, mécanisme de défense que la traumatologie appelle dissociation, « sert – à l'origine – à se protéger des sentiments *insupportables* »<sup>74</sup>. Avec la création d'un accord minimal, après que les parties ont thématiqué et explicité leurs intérêts et positions respectifs, le deuxième grand défi du médiateur sera ici de créer suffisamment de sécurité pour que l'expression des sentiments douloureux puissent avoir lieu sans menacer l'intégrité des deux couples. En ce sens, je pense que les entretiens préalables avec les parties devraient avoir pour fonction principale de leur donner un premier espace d'authenticité où ces sentiments puissent se montrer à découvert. Fiutak parle de « point de transition de la catharsis » pour dire que l'expression des émotions est le point de passage, « le moment critique qui perme[t] d'aller vers la construction d'un accord »<sup>75</sup>. Le rôle de médiateur consiste parfois à évoluer sur un champ de mines dont seule l'explosion permettra d'en tracer le plan. Si ce moment est critique, c'est qu'il contient à la fois un danger (un poison) et une chance (un antidote)<sup>76</sup>. Lorsque l'expression des émotions est difficile, scénario le plus probable dans notre situation, l'intervention du médiateur doit être plus marquée : il pose aux parties des questions sur leurs sentiments et, par la validation de leurs attitudes émotionnelles, il en favorise la *reconnaissance mutuelle* tout en veillant « à ce qu'il n'y ait pas d'escalade émotionnelle dommageable pour l'une des parties, telles que les menaces ou la honte »<sup>77</sup>. Les mines peuvent sauter, mais il doit suffisamment protéger les parties pour qu'elles n'encourent pas de blessures irrémédiables : la roue de la médiation doit pouvoir poursuivre sa rotation. Et la médiation pénale proprement dite entre Ethan et Zachary sera selon moi compromise si leurs parents ne peuvent pas en faire au préalable une espèce de « répétition générale » : s'il n'est pas possible aux adultes de reconnaître et accepter leurs émotions difficiles, il sera compliqué – voire impossible – aux enfants de s'engager à leur tour dans cette voie. Le moment critique d'un processus restauratif, tant pour l'infracteur que pour la victime, consiste en effet à « affronter leurs peurs et leurs craintes diffuses, reconnaître et assumer les conséquences de leurs actes, dépasser la honte envahissante relativement à l'acte commis ou subi en présence, notamment dans les rencontres élargies, des personnes que l'on aime et en qui l'on a une confiance particulière »<sup>78</sup>.

<sup>71</sup> Cf. Favret-Saada, Jeanne : *Désorceler*. Paris : Ed. de l'Olivier (Penser/rêver), 2009, p. 54

<sup>72</sup> *Ibid.*, p. 146

<sup>73</sup> L'activité principale du médiateur, comme de tout agent thérapeutique, consiste ainsi à émettre des énoncés performatifs qui *font* (agissent) au moment même où ils sont *dits*. Cf. Austin, J. L. : *Quand dire, c'est faire*. Paris : Seuil (Point/Essais), 1991

<sup>74</sup> Reddemann, Luise : *La force de guérison de l'imagination*. Lausanne : AVEDissT, [s.d.], p. 99 (souligné par l'auteure)

<sup>75</sup> Fiutak, Thomas : *op. cit.*, p. 36. En thématiquant cette souffrance *commune* chez les deux couples, le médiateur va *de facto* favoriser un rapprochement émotionnel. En reprenant le concept de la fenêtre de Johari, on pourrait dire qu'il va amener la partie inconsciente du moi des deux couples (connue ni de l'un ni de l'autre) d'une zone d'abord aveugle (connue du médiateur, inconnue des deux couples) puis publique (connue de tous les acteurs du processus).

<sup>76</sup> Qu'on me permette d'évoquer ici le poème d'Hölderlin *Patmos* et ses deux célèbres vers : « Mais aux lieux du péril croît / Aussi ce qui sauve. » (« Wo aber Gefahr ist, wächst / Das Rettende auch. »).

<sup>77</sup> Fiutak, Thomas : *op. cit.*, p. 42

<sup>78</sup> Cario, Robert : « Préface », in : Zehr, Howard : *op. cit.*, pp. 9-10. De même, concernant plus particulièrement l'infracteur, en l'occurrence Zachary, le médiateur devra s'assurer lors de l'entretien préalable qu'une confiance minimale existe entre lui et ses parents, à savoir qu'ils puissent lui « témoigne[r] de l'amour qu'ils continuent d'avoir pour lui » (Cario, Robert : *ibid.*, p. 11). Or, on s'en souvient, ce témoignage ne va pas de soi si l'on pense à l'opinion stigmatisante, pour ne pas dire excluante

### 5.3.4 Identifier des besoins communs

L'espace de médiation a ceci de puissant qu'il contient en soi une potentialité délimitatrice. Avant de se rencontrer, les Longstreet et les Cowan n'avaient aucun passé en commun. Ce n'est qu'à travers leur rencontre dans un espace privé domestique qu'ils ont eu accès à des informations relevant de l'histoire privée de chacun des couples, qu'il s'agisse notamment de la « libération » du hamster par Michael pour les Longstreet ou de la quasi absence paternelle d'Alan chez les Cowan. Or c'est précisément en recourant à des éléments de cette « épaisseur historique » que les couples ont amplifié leurs différends et se sont mis mutuellement en position d'accusés et de dénonciateurs. Dès lors, reprenant la distinction proposée par Fiutak entre conflit et litige<sup>79</sup>, j'opterais ici pour un dispositif de médiation qui se *limiterait* strictement à l'exploration des deux sources du conflit mises évidences dans les deux paragraphes précédents (différence des mondes et sidération traumatique) pour se concentrer sur le litige initial et remettre les deux enfants au centre des discussions<sup>80</sup>.

L'éthique de la médiation exige selon moi que chaque dispositif soit dimensionné aux enjeux en présence. C'est au médiateur de distribuer les ombres et les lumières. Si rien n'indique que les Cowan et les Longstreet seront amenés à entretenir de futures relations, leurs enfants semblent fréquenter la même école ou, du moins, partagent le même groupe de pairs. Comme le rappelle Fiutak, « le médiateur doit aider les parties à faire la différence entre leurs désirs, les souhaits de leur ego et leurs besoins, nés de leur réalité »<sup>81</sup>. Avec l'intervention de la justice et la procédure de médiation, les Longstreet, Penelope en particulier, va devoir « sacrifier » ses intentions éducatives concernant Zachary. Le cadrage spécifique de la médiation sur le conflit ne leur permettra également pas de « prouver » la culpabilité des Cowan à propos des actes de Zachary. De leur côté, les Cowan vont devoir accepter, de par la nature publique de l'arène de médiation, qu'un tiers symbolique intervienne sur des aspects éducatifs touchant leur fils et que, partant, une perspective d'amendement soit introduite, perspective sur laquelle Alan s'est montré complètement fermé. De même, Penelope et Nancy seront confrontées à la vision simplificatrice qui est la leur : si on ne peut pas confondre « une victime et un criminel » (Penelope), il n'en demeure pas moins qu'Ethan a joué également un rôle dans l'escalade de la violence<sup>82</sup> ; parallèlement, quand bien même les « torts s[eraient] partagés » (Nancy), cela n'entraîne pas une égalisation des conséquences de tous les actes.

Sachant que Michael trouvait excessive, voire intrusive, l'attitude de son épouse quant à sa mission « civilisatrice » auprès de Zachary et que Nancy était outrée par le défaitisme de son mari touchant à la nature « perversie » de leur fils, le médiateur pourrait revenir sur les besoins exprimés au début du film

---

(« Notre fils est un sauvage »), que s'en fait son père Alan. Il faut redire que cet acte de parole, comme toutes les énonciations, n'est pas une proposition susceptible d'être vraie ou fausse : elle renseigne sur la relation perçue entre le locuteur et l'objet dont il parle. On peut donc penser ici que cette position est très probablement provoquée par un sentiment d'impuissance de transmission du père vis-à-vis du fils.

<sup>79</sup> Cf. Fiutak, Thomas : *op. cit.*, pp. 114-121

<sup>80</sup> Il s'agit dès lors d'une option médiane, qui *ni se cantonne à l'exploration du litige ni n'approfondit l'exploration du conflit*. Cette option aura pour effet de ramener un certain nombre d'éléments de la zone publique vers la zone cachée (ou zone secrète).

<sup>81</sup> Fiutak, Thomas : *op. cit.*, p. 126

<sup>82</sup> Comme on le voit, ne pas confondre victimes et infracteurs ne signifie pas encore faire l'impasse sur les données issues de la victimologie, notamment la prise en considération des « relations entre l'auteur et la victime et [du] rôle de la confrontation menant à l'acte criminel » (Queloz, Nicolas : *art. cit.*, p. 9, souligné par l'auteur). La médiation pénale pour mineurs est susceptible, dans cette perspective, de rejoindre certains présupposés et objectifs de la « prévention situationnelle » : puisque celle-ci travaille avec l'idée que le comportement de la victime peut avoir « jou[é] un rôle dans ce qui lui est arrivé », il s'agit dès lors de la « responsabiliser afin de l'aider à modifier ce comportement » et « tenter de [la] rendre autonome pour éviter surtout la victimisation multiple et les traumatismes qui en découlent » (*ibid.*, p. 11, souligné par l'auteur).

alors que l'escalade se restreignait aux niveaux 1 et 2 de l'échelle de Glasl<sup>83</sup>, besoins sur lesquels un consensus minimal paraissait pouvoir encore se construire :

1. qu'Ethan et Zachary puissent échanger sur ce qui s'est passé et se dégager de leur état de sidération ;
2. qu'ils puissent comprendre les raisons – par exemple, les sentiments d'injustice ou d'exclusion, l'attrait du pouvoir, etc. - qui les ont amenés à devenir les protagonistes d'une escalade de la violence ;
3. que Zachary puisse éprouver dans le regard d'Ethan la souffrance qu'il lui a infligée, s'excuser auprès de lui et réparer symboliquement le tort causé ;
4. qu'à travers ce rituel une prise de conscience se fasse chez lui et modifie probablement son comportement à l'avenir ;
5. que les conditions d'une réintégration de Zachary au sein du groupe de pairs puissent être examinées.

La tâche périlleuse du médiateur est de permettre aux parties de trouver un équilibre entre le renoncement à une partie de leurs revendications et la satisfaction de leurs intérêts. Au fond, le plus grand sacrifice qui sera demandé aux deux couples résidera-t-il sans doute en ceci qu'ils devront constituer de nouvelles règles de vivre-ensemble, c'est-à-dire renoncer à leur recherche de vérité<sup>84</sup>, laisser de l'espace à leurs fils<sup>85</sup>, « *ne pas prendre le parti de leur enfant* », comme le disait Penelope, et faire confiance à leur capacité de résilience. Avec, d'une part, la clarification des besoins et la satisfaction des intérêts (phase III des options) et, d'autre part, la définition des attitudes qui en découlent (phase IV des accords), le médiateur peut ainsi terminer sa médiation en miniature avec les deux couples et boucler le tour de roue du cycle de la médiation proposé par Fiutak.

## 6. Conclusion et perspectives

A la différence du livre, la dernière séquence du film de Polanski montre Ethan et Zachary jouant ensemble, visiblement réconciliés. Aucun indice temporel ou causal n'est donné qui permettrait de situer combien de temps après le désastre entre les deux couples et moyennant quelles circonstances l'entente entre les deux garçons s'est opérée. L'effet de contraste n'en est que plus saisissant, sa force ironique également, qui laisse entendre que les deux enfants n'ont pas eu besoin de la « sagesse » des adultes pour restaurer leur relation.

Mais puisque Polanski ne force pas l'interprétation, je suis en droit de rêver que cette réconciliation ait pu se faire à travers le dispositif que j'ai proposé. Contrairement au pessimisme suggéré par le cinéaste, je ne suis pas convaincu que toutes les réconciliations se valent. Bien que la médiation pénale demeure un dispositif peut-être controversé sur le plan criminologique<sup>86</sup>, elle reste l'invention

---

<sup>83</sup> C'est une des raisons pour lesquelles il peut être très utile, lors des phases I et II de la médiation, de revenir sur les premiers instants où les parties ont éprouvé de la difficulté dans leur relation (« A quel moment avez-vous senti que les choses ont commencé à déraiper entre vous ? ») car cela leur montre qu'il n'en a pas forcément toujours été ainsi et qu'un terrain d'entente, bien qu'improbable à ce stade, n'est pas impossible non plus. Par la suite, lors de la phase III, le médiateur peut introduire des questions ouvrant un futur commun possible, telles que : « Et si le conflit n'avait pas dégénéré entre vous, sur quels aspects auriez-vous pu trouver un terrain d'entente ? ». La nature hypothétique des options introduites par le « et si... » est typique de toute pratique thérapeutique qui vise, comme le dit Favret-Saada, à « ouvrir[ir] un espace de jeu, un espace mi-fictif mi réel, où le trop de réalité du malaise et sa fixité vont commencer à se dissoudre » (*op. cit.*, p. 78).

<sup>84</sup> Un processus restauratif ne se concentrant pas sur les lois transgressées mais sur les dommages subis et les souffrances vécues, il est essentiel que les deux couples puissent renoncer à cette recherche.

<sup>85</sup> Comme le rappelle Howard Zehr (*op. cit.*, p. 72), un dispositif de médiation pénale suppose que « [l]es membres des familles des victimes ou des infracteurs peuvent également participer, mais on considère en général que leur rôle et leur soutien sont secondaires ».

<sup>86</sup> Cf. les conclusions contrastées de l'article de William R. Nugent, Mona Williams and Mark S. Umbreit : « Participation in Victim-Offender Mediation and the Prevalence of Subsequent Delinquent Behavior: A Meta-Analysis ». In : *Research on*

institutionnelle d'une société et d'une culture qui mettent notamment en discussion l'exclusivité de l'effet préventif attribué aux dispositifs punitifs et la loi du talion sur laquelle ceux-ci reposent implicitement. Je partage cependant l'avis de Zehr pour qui le fondement des processus restauratifs ne peut pas reposer sur un argument essentiellement pragmatique de « réduction de la récidive »<sup>87</sup>.

Pour ma part, je reste convaincu que si la non-violence est l'une des valeurs cardinales que se donnent les membres d'une société, alors la capacité de décentration, la faculté de composer avec une pluralité d'espaces normatifs<sup>88</sup>, bref l'empathie, est une compétence qui doit être développée au nom de ce bien commun. Or la médiation pénale constitue assurément l'un des espaces où l'apprentissage de cette compétence peut s'effectuer, indépendamment de la question de savoir si la nature de l'Homme et de l'infacteur en particulier est d'être un bon ou un mauvais « *sauvage* ». Finalement, je prétends que cela n'est pas égal si Ethan et Zachary se sont réconciliés « *en surface* », en minimisant les événements, ou s'ils l'ont été après que l'épreuve de la médiation leur ont permis d'avoir accès aux pensées et aux émotions d'autrui et d'éprouver la différence qu'une telle expérience engendre. Un processus restauratif doit alors être considéré comme un des aspects de ce que Illich appelle la « reconstruction conviviale » de la société, où les membres sont appelés, au lieu du principe unilatéral de délégation à des experts judiciaires, à participer à la réparation de l'équilibre rompu par l'infraction en exerçant leur « autonomie créatrice »<sup>89</sup>. Dans cette perspective, si – comme le prétend Penelope – « *la violence est notre business* », elle est surtout l'affaire de l'infacteur et de la victime.

« *Je crois au Dieu du carnage* », telle sera la prophétie d'Alan avant l'escalade finale, signifiant par-là que, pour lui, les pulsions de mort dominent les sociétés humaines et aimantent leurs comportements. Traditionnellement, dans les sociétés tribales, la colère des dieux pouvait être apaisée par des sacrifices, c'est-à-dire par la destruction-offrande d'objets, d'humains ou d'animaux. On retrouve ici le schéma classique du don/contre-don : on gagne quelque chose à travers le prix payé pour l'offrande. Au fond, tout le travail présenté ici est une sorte de profession de foi dans la possibilité d'un tel apaisement, profession de foi que je souhaite n'avoir été ni naïve ni angélique. La situation des deux couples est suffisamment précaire pour que le « succès » de la médiation qui y est proposée ne soit pas garanti et que, comme on l'a vu, seules des conditions et des options bien spécifiques pourraient à mes yeux rendre vraisemblable. J'ai parlé plus haut de la « possession » qui s'est emparée des deux

---

*Social Work Practice*, Vol. 14 No. 6, November 2004, pp. 408-416. Selon cet article, les participants à une médiation pénale auraient « seulement » 30% de probabilité de récidive en moins que les non-participants. Toutefois, cette étude montre la difficulté qu'il y a à établir des conclusions univoques du fait, notamment, de la problématique de la définition (étroite ou large) de la notion de récidive.

<sup>87</sup> Zehr, Howard : *op. cit.*, p. 32. Tout un argumentaire éthique devrait ici faire l'objet d'un développement et d'une discussion critique/philosophique, développement qui déborde l'intention de ce travail. Un des fondements éthiques de l'approche restaurative est notamment la responsabilité collective - et non pas exclusivement individuelle ou privée - de l'infraction. Un tel fondement, selon lequel « un méfait est souvent le symptôme que quelque chose ne va pas dans la communauté » (*ibid.*, p. 44), ne va pas de soi et s'appuie sur un sociologisme à mes yeux non-questionné.

<sup>88</sup> Cf. Hunyadi, Mark : *op. cit.*, p. 102. Si l'on se rappelle que l'Etat moderne s'est notamment constitué comme étant le seul détenteur de la violence légitime et donc du droit de punir, alors la proposition d'une *priorité de principe* donnée par l'Etat aux processus restauratifs semblera moins convenue qu'elle n'en donne peut-être l'apparence. Ma position plaide ainsi pour une inversion de l'ordre pénal actuel, où dominerait dès lors le principe de *subsidiarité* du monopole étatique. Comme je l'ai défendu dans ma proposition d'apaisement du conflit Longstreet-Cowan, une *complémentarité* des deux institutions me paraît non seulement souhaitable mais nécessaire. D'autres situations, telles la violence domestique, mettent à l'épreuve la justice restaurative (Cf. à ce sujet l'article de Jacques Faget : « Médiation et violences conjugales ». In : *Champ pénal/Penal field* [En ligne], Vol. I, 2004, mis en ligne le 15 juillet 2004. URL : <http://champpenal.revues.org/50>). En laissant de côté la question complexe des formes d'institutionnalisation de la médiation pénale, j'abonde ainsi dans le sens de Faget lorsqu'il écrit qu'« il faudrait clairement réussir à identifier les fonctions respectives d'une justice transcendante qui juge, qui sépare, qui ordonne l'espace social, d'une justice qui doit se faire rare pour garder sa puissance symbolique et, à l'opposé, d'ordres juridiques communautaires, qui réconcilient, rassemblent, assurent la permanence du lien social » (« La médiation pénale ». In : *Déviance et société*, 1993, Vol. 17 - N°3, p. 232).

<sup>89</sup> Voir Illich, Ivan : *La convivialité*. Paris : Seuil (Points/Essais), 1973. Cf. en particulier le § « Le recouvrement du droit », pp. 133-137 : la médiation, tout comme la conciliation ou l'arbitrage, y est considéré comme un des « systèmes para-juridiques » possible de la société conviviale.

couples. La possibilité d'un « désenvoûtement » ne va pas donc de soi, elle exige une souffrance, une épreuve, la perte d'une partie de soi, dans tous les cas la neutralisation d'un pouvoir<sup>90</sup>. En m'inspirant notamment des écrits de Thomas Fiutak et des études ethnologiques, je suis d'avis qu'une des tâches du médiateur est d'amener les participants à concevoir que le *sacrifice de l'ego* (ou, du moins, d'une partie de celui-ci) peut être en fin de compte moins douloureux que son affirmation. Sur le plan anthropologique, ma position affirme qu'on peut tenir la médiation pour la version moderne et laïcisée d'un rituel de sacrifice, en particulier de sacrifice humain.

La médiation exige une forme de courage, en particulier celle de la transparence de soi à soi et aux autres. Je suis conscient d'avoir beaucoup exigé de mes personnages, Michael, Penelope, Alan et Nancy. En retour, je ne me suis pas ménagé moi-même. De manière involontaire, j'ai souffert avec eux de leur différend et de leurs différences. Les deux couples ont provoqué en moi de multiples résonances liées à mon parcours de vie, mes valeurs, mes croyances et à la position sociale qui est la mienne. A de nombreuses reprises, j'ai dû faire l'effort exigé de tout médiateur, celui non pas de la neutralité mais de la multi-partialité: j'ai essayé de ne pas rester « en-dehors » ou « au-dessus » de leur conflit mais de sentir et de ressentir avec eux, d'examiner la vision du monde qui est chacune la leur et d'entendre les besoins légitimes qui vont avec. Cela m'a réellement coûté de le faire car ma propre socio-analyse et mon histoire familiale me donnent à l'évidence une proximité immédiate avec les Longstreet plutôt qu'avec les Cowan. Néanmoins, grâce à la fiction mise en œuvre par le film, j'ai pu non seulement explorer mes propres alliances et identifications involontaires mais j'ai pu encore découvrir ce que mon propre monde pouvait avoir de rigide, d'excessif, et donc de potentiel conflictuel. A un certain moment, je me suis en effet surpris à haïr Penelope et, pour faire sortir quelque peu cet affect de l'obscurité, j'ai dû interroger et tenter de comprendre en quoi son intransigeance bien-pensante pouvait faire miroir à la mienne. Cette résonance m'a permis de mieux appréhender la réaction des Cowan, d'envisager également la légitimité de leurs revendications et d'imaginer un rituel qui permette de créer *in fine* un espace relationnel susceptible de trouver un chemin d'entente dans la différence des mondes et des intérêts en présence. En fin de compte, d'avoir accepté d'être affecté par ce conflit, d'avoir été « pris » dans cette sorte de « crise d'antagonisme »<sup>91</sup> entre les Cowan et les Longstreet, m'a amené à élargir mes propres capacités d'empathie et mieux « regarde[r] par la fenêtre des autres »<sup>92</sup>: grâce à cette désidentification avec les Longstreet, j'ai pu donner plus de place aux Cowan et tenter de m'imaginer leurs sentiments, pensées et représentations. Une place que je souhaite suffisante pour m'imaginer désormais pouvoir œuvrer comme médiateur fictif dans cette situation.

J'aimerais donc conclure en remerciant chaleureusement tous mes personnages de m'avoir permis, à mon tour, de participer à leur sacrifice, d'apaiser pour un temps ce « Dieu du carnage » qui m'habite également et de m'ouvrir peut-être un peu plus à d'autres formes de l'altérité, cette aventure absolue.

---

<sup>90</sup> Cf. Favret-Saada, Jeanne : *Les mots, la mort, les sorts*. Paris : Gallimard (Folio/Essais), 1985

<sup>91</sup> On reconnaîtra dans ces expressions un hommage à aux analyses lumineuses faites par l'ethnologue Jeanne Favret-Saada du phénomène de la sorcellerie dans le bocage normand.

<sup>92</sup> Yalom, Irvin : *op. cit.*, p. 37

## 7. Bibliographie, filmographie et sitographie

### Monographies

- Favret-Saada, Jeanne : *Désorceler*. Paris : Ed. de l'Olivier (Penser/rêver), 2009
- Fiutak, Thomas : *Le médiateur dans l'arène : Réflexion sur l'art de la médiation*. Toulouse : Erès, 2014
- Hunyadi, Mark : *La vertu du conflit : Pour une morale de la médiation*. Paris : Cerf (Humanités), 1995
- Illich, Ivan : *La convivialité*. Paris : Seuil (Points/Essais), 1973
- Jung, Carl-Gustav : *Métamorphoses de l'âme et ses symboles : Analyse des prodromes d'une schizophrénie*. Genève : Georg, 1993
- Reddemann, Luise : *La force de guérison de l'imagination : Traitement des séquelles de traumatismes orienté sur les ressources*. Lausanne : AVEDissT, [s.d.]
- Reza, Yasmina : *Le Dieu du carnage*. Paris : Magnard, 2011
- Watzlawick, Paul : *La réalité de la réalité : Confusion, désinformation, communication*. Paris : Seuil (Points/Essais), 1978
- Watzlawick, Paul ; Weakland, John ; Fisch, Richard : *Changements : Paradoxes et psychothérapie*. Paris : Seuil (Points/Essais), 1975
- Watzlawick, Paul ; Helmick Beavin, Janet ; Jackson, Don D. : *Une logique de la communication*. Paris : Seuil (Points/Essais), 1972
- Zehr, Howard : *La Justice restaurative : Pour sortir des impasses de la logique punitive*. Genève : Labor et Fides, 2012
- Yalom, Irvin : *L'art de la thérapie*. Paris : Galaade, 2013

### Articles

- Cario, Robert : « La justice restaurative : vers un nouveau modèle de justice pénale ? ». [s.l.] : [s.n.], 2007. URL : [www.justicereparatrice.org/news/AJP\\_JR\\_sept\\_2007.pdf](http://www.justicereparatrice.org/news/AJP_JR_sept_2007.pdf), consulté le 29.04.2015
- Faget, Jacques : « La médiation pénale : une dialectique de l'ordre et du désordre ». In : *Déviance et société*, 1993, Vol. 17 - N°3, pp. 221-233.
- Maestre, Michel : « Entre résilience et résonance : A l'écoute des émotions ». In : *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux*, n° 29, 2002/2, pp. 167-182
- Queloz, Nicolas : « Représentations et place des personnes victimes dans la justice pénale : Evolutions de la victimologie et de l'aide aux victimes ». [Fribourg] : [s.n.], [2013]. URL : [http://doc.rero.ch/record/232577/files/6-RPS-NQueloz-Texte\\_VICTIMES.pdf](http://doc.rero.ch/record/232577/files/6-RPS-NQueloz-Texte_VICTIMES.pdf), consulté le 30.09.2015
- Vezzoni, Letizia : « La médiation en droit pénal des mineurs: de la théorie législative à la pratique », in: *Jusletter*, 7. September 2009

### Supports de cours

- Demierre, Gérard : « Justice restaurative et médiation pénale ». Fribourg, 27 avril 2015, Service de la formation continue de l'Université de Fribourg

Domont, Philippe : « Sensibilisation à la médiation : posture, méthodologie, outils ». Lausanne, 7-8 novembre 2013, Institut fédéral des hautes études en formation professionnelle IFFP

Studer, Florence : « Le conflit ». Fribourg, mai 2014, Service de la formation continue de l'Université de Fribourg

### Films/Emissions

Polanski, Roman : *Carnage* ; adapté de la pièce "Le dieu du carnage" de Yasmina Reza ; musique Alexandre Desplat ; prod. par Saïd Ben Saïd. [Zürich] : Ascot Elite Home Entertainment, 2012

« Mineurs et leurs victimes : le face à face », Un reportage de Steven Artels et Christophe Ungar  
Image : Pascal Gauss, Son : Raphaël Crohas, Montage : Aline Brechbühl. Radio Télévision Suisse Romande, Emission « Temps Présent » du 2 avril 2015

### Textes de loi

Code pénal suisse du 21 décembre 1937 (Etat le 1er janvier 2015), RS 311.0

Loi fédérale régissant la condition pénale des mineurs (Droit pénal des mineurs, DPMin) du 20 juin 2003 (Etat le 1er janvier 2015), RS 311.1

Loi fédérale sur la procédure pénale applicable aux mineurs (Procédure pénale applicable aux mineurs, PPMin) du 20 mars 2009 (Etat le 1<sup>er</sup> janvier 2015), RS 312.1

Ordonnance sur la médiation en matière civile, pénale et pénale pour les mineurs (OMed) du 06.12.2010, RSF 134.11

## 8. Déclaration sur l'honneur

Je soussigné déclare sur l'honneur avoir rédigé personnellement ce travail écrit. Celui-ci n'a pas d'autres sources que celles que j'ai indiquées systématiquement dans le texte (avec les citations entre guillemets) et dans les références bibliographiques.

J'ai pris connaissance que la fraude et le plagiat seront sanctionnés par un échec et seront également communiqués au Rectorat qui est compétent pour prendre des sanctions disciplinaires.

Lieu : Les Sciernes d'Albeuve

Date : 16 octobre 2015

Signature :

